

Bibliothèque numérique

medic @

Chanteclair

16e année. - Romainville : Carnine Lefrancq, 1921.



Licence ouverte. - Exemplaire numérisé: BIU Santé
(Paris)

Adresse permanente : <http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?chanteclx1921x11>



PLANTECLAIR

JOURNAL MENSUEL

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : NORD 20-78

SEIZIÈME ANNÉE
N° 153
JANVIER 1921

ABONNEMENT
UN AN. { FRANCE... 10 F.
 { ÉTRANGER... 12 F.
LE NUMÉRO... UN FRANC

LE SECRET DE MAITRE CORNILLE



ALPHONSE DAUDET

Francet Mamaï, un vieux joueur de fifre, qui vient de temps en temps faire la veillée chez moi, en buvant du vin cuit, m'a raconté l'autre soir un petit drame de village dont mon moulin a été témoin il y a quelque vingt ans. Le récit

du bonhomme m'a touché, et je vais essayer de vous le redire tel que je l'ai entendu.

Imaginez-vous pour un moment, chers lecteurs, que vous êtes assis devant un pot de vin tout parfumé, et que c'est un vieux joueur de fifre qui vous parle.

« Notre pays, mon bon monsieur, n'a pas toujours été un endroit mort et sans refrains comme il est aujourd'hui. Auparavant, il s'y faisait un grand commerce de meunerie, et, dix lieues à la

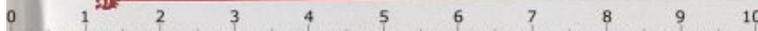
ronde, les gens des *mas* nous apportaient leur blé à moudre... Tout autour du village, les collines étaient couvertes de moulins à vent. De droite et de gauche, on ne voyait que des ailes qui viraient au mistral par-dessus les pins, des ribambelles de petits ânes chargés de sacs, montant et dévalant le long des chemins ; et toute la semaine c'était plaisir d'entendre sur la hauteur le bruit des fouets, le craquement de la toile et le *Dia bué !* des aides-meuniers... Le dimanche nous allions aux moulins, par bandes. Là-haut, les meuniers payaient le muscat. Les meunières étaient belles comme des reines, avec leurs fichus de dentelles et leurs croix d'or. Moi, j'apportais mon fifre, et jusqu'à la noire nuit on dansait des farandoles. Ces moulins-là, voyez-vous, faisaient la joie et la richesse de notre pays.

Malheureusement, des Français de Paris eurent l'idée d'établir une minoterie à vapeur, sur la route de Tarascon. Tout beau, tout nouveau ! Les gens prirent l'habitude d'envoyer leurs blés aux minotiers, et les pauvres moulins à vent restèrent sans ouvrage. Pendant quelque temps ils

La CARNINE LEFRANCO est la Préparation de choix

POUR REMONTER LES ORGANISMES DÉLABRÉS

ET LUTTER CONTRE LES MALADIES CONSOMPTIVES ET INFECTIEUSES



essayèrent de lutter, mais la vapeur fut la plus forte, et l'un après l'autre, *pécaire!* ils furent tous obligés de fermer... On ne vit plus venir les petits ânes... Les belles meunières vendirent leurs croix d'or... Plus de muscat! plus de farandole!... Le mistral avait beau souffler, les ailes restaient immobiles... Puis, un beau jour, la commune fit jeter toutes ces masures à bas, et l'on sema à leur place de la vigne et des oliviers.

Pourtant, au milieu de la débâcle, un moulin avait tenu bon et continuait de virer courageusement sur sa butte, à la barbe des minotiers. C'était le moulin de maître Cornille, celui-là même où nous sommes en train de faire la veillée en ce moment.

Maître Cornille était un vieux meunier, vivant depuis soixante ans dans la farine et enragé pour son état. L'installation des minoteries l'avait rendu comme fou. Pendant huit jours, on le vit courir par le village, ameutant le monde autour de lui et criant de toutes ses forces qu'on voulait empoisonner la Provence avec la farine des minotiers. « N'allez pas là-bas, disait-il; ces brigands-là, pour faire le pain, se servent de la vapeur, qui est une invention du diable, tandis que moi je travaille avec le mistral et la tramontane, qui sont la respiration du bon Dieu... » Et il trouvait comme cela une foule de belles paroles à la louange des moulins à vent, mais personne ne les écoutait.

Alors, de mâle rage, le vieux s'enferma dans son moulin et vécut tout seul comme une bête farouche. Il ne voulut pas même garder près de lui sa petite-fille Vivette, une enfant de quinze ans, qui, depuis la mort de ses parents, n'avait plus que son *grand* au monde. La pauvre petite fut obligée de gagner sa vie et de se louer un peu partout dans les *mas*, pour la moisson, les magnans ou les olivades. Et pourtant son grand-père avait l'air de bien l'aimer, cette enfant-là. Il lui arrivait souvent de faire ses quatre lieues à pied par le grand soleil pour aller la voir au *mas* où elle travaillait, et quand il était près d'elle, il passait des heures entières à la regarder en pleurant...

Dans le pays on pensait que le vieux meunier, en renvoyant Vivette, avait agi par avarice; et cela ne lui faisait pas honneur de laisser sa petite-fille ainsi traîner d'une ferme à l'autre, exposée aux brutalités des *valeos* et à toutes les misères des jeunesses en condition. On trouvait très mal aussi qu'un homme du renom de maître Cornille, et qui, jusque-là, s'était respecté, s'en allât maintenant par les rues comme un vrai bohémien, pieds nus, le bonnet troué, la taillote en lambeaux...

Le fait est que le dimanche, lorsque nous le voyions entrer à la messe, nous avions honte pour lui, nous autres les vieux; et Cornille le sentait si bien qu'il n'osait plus venir s'asseoir sur le banc d'œuvre. Toujours, il restait au fond de l'église, près du bénitier, avec les pauvres.

Dans la vie de maître Cornille il y avait quelque chose qui n'était pas clair. Depuis longtemps personne, au village, ne lui portait plus de blé, et pourtant les ailes de son moulin allaient toujours leur train comme devant... Le soir, on rencontrait par les chemins le vieux meunier poussant devant lui son âne chargé de gros sacs de farine.

— Bonnes vèpres! maître Cornille! lui criaient les paysans; ça va donc toujours, la meunerie?

— Toujours, mes enfants, répondait le vieux d'un air gaillard. Dieu merci, ce n'est pas l'ouvrage qui nous manque.

Alors, si on lui demandait d'où diable pouvait venir tant d'ouvrage, il se mettait un doigt sur les lèvres et répondait gravement: « *Molus!* je travaille pour l'exportation... » Jamais on n'en put tirer davantage.

Quant à mettre le nez dans son moulin, il n'y fallait pas songer. La petite Vivette elle-même n'y entrait pas...

Lorsqu'on passait devant, on voyait la porte toujours fermée, les grosses ailes toujours en mouvement, le vieil âne broutant le gazon de la plate-forme, et un grand chat maigre qui prenait le soleil sur le rebord de la fenêtre et vous regardait d'un air méchant.

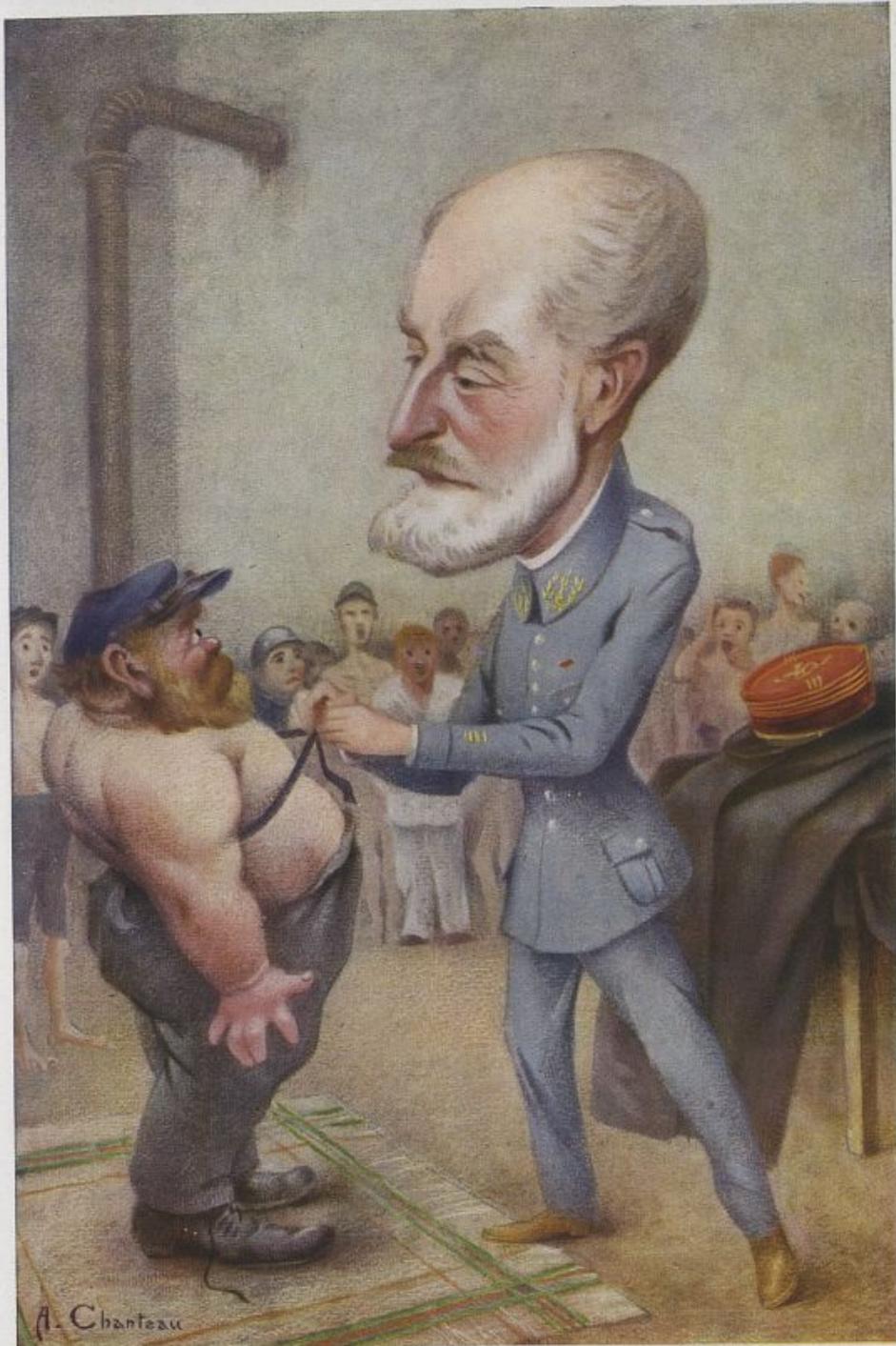
Tout cela sentait le mystère et faisait beaucoup jaser le monde. Chacun expliquait à sa façon le secret de maître Cornille, mais le bruit général était qu'il y avait dans ce moulin-là encore plus de sacs d'écus que de sacs de farine.

A la longue pourtant tout se découvrit; voici comment:

En faisant danser la jeunesse avec mon fifre, je m'aperçus un beau jour que l'aîné de mes garçons et la petite Vivette s'étaient rendus amoureux l'un de l'autre. Au fond je n'en fus pas fâché, parce qu'après tout le nom de Cornille était en honneur chez nous, et puis ce joli petit passereau de Vivette m'aurait fait plaisir à voir trotter dans ma maison. Seulement, comme nos amoureux avaient souvent occasion d'être ensemble, je voulus régler l'affaire tout de suite, et je montai jusqu'au moulin pour en toucher deux mots au grand-père... Ah! le vieux sorcier! il faut voir de quelle manière il me reçut! Impossible de lui faire ouvrir sa porte.

Je lui expliquai mes raisons tant bien que mal,





LE DOCTEUR PAUL RAYMOND

à travers le trou de la serrure ; et tout le temps que je parlais, il y avait ce coquin de chat maigre qui soufflait comme un diable au-dessus de ma tête.

Le vieux ne me donna pas le temps de finir, et me cria fort malhonnêtement de retourner à ma flûte ; que, si j'étais pressé de marier mon garçon, je pouvais bien aller chercher des filles à la minoterie. Pensez que le sang me montait d'entendre ces mauvaises paroles ; mais j'eus tout de même assez de sagesse pour me contenir, et, laissant ce vieux fou à sa meule, je revins annoncer aux enfants ma déconvenue... Ces pauvres agneaux ne pouvaient pas y croire ; ils me demandèrent comme une grâce de monter tous deux ensemble au moulin, pour parler au grand-père... Je n'eus pas le courage de refuser, et prrrt ! voilà mes amoureux partis.

Tout juste comme ils arrivaient là-haut, maître Cornille venait de sortir. La porte était fermée à double tour ; mais le vieux bonhomme, en partant, avait laissé son échelle dehors, et tout de suite l'idée vint aux enfants d'entrer par la fenêtre, voir un peu ce qu'il y avait dans ce fameux moulin...

Chose singulière ! la chambre de la meule était vide... Pas un sac, pas un grain de blé ; pas la moindre farine aux murs ni sur les toiles d'araignée... On ne sentait pas même cette bonne odeur chaude de froment écrasé qui embaume dans les moulins... L'arbre de couche était couvert de poussière et le grand chat maigre dormait dessus.

La pièce du bas avait le même air de misère et d'abandon : — un mauvais lit, quelques guenilles, un morceau de pain sur une marche d'escalier, et puis dans un coin trois ou quatre sacs crevés d'où coulaient des gravats et de la terre blanche.

C'était là le secret de maître Cornille ! C'était ce plâtras qu'il promenait le soir par les routes, pour sauver l'honneur du moulin et faire croire qu'on y faisait toujours de la farine... Pauvre moulin ! Pauvre Cornille ! Depuis longtemps les minotiers leur avaient enlevé leur dernière pratique. Les ailes viraient toujours, mais la meule tournait à vide.

Les enfants revinrent, tout en larmes, me conter ce qu'ils avaient vu. J'eus le cœur crevé de les entendre... Sans perdre une minute, je courus chez les voisins, je leur dis la chose en deux mots, et nous convînmes qu'il fallait, sur l'heure, porter au moulin Cornille tout ce qu'il y avait de froment dans les maisons... Sitôt dit, sitôt fait. Tout

le village se met en route, et nous arrivons là-haut avec une procession d'ânes chargés de blé, — du vrai blé, celui-là !

Le moulin était grand ouvert... Devant la porte, maître Cornille, assis sur un sac de plâtre, pleurait, la tête dans ses mains. Il venait de s'apercevoir, en rentrant, que, pendant son absence, on avait pénétré chez lui et surpris son triste secret.

— Pauvre de moi ! disait-il. Maintenant, je n'ai plus qu'à mourir... Le moulin est déshonoré.

Et il sanglotait à fendre l'âme, appelant son moulin par toutes sortes de noms, lui parlant comme à une personne véritable.

A ce moment, les ânes arrivent sur la plate-forme, et nous nous mettons tous à crier bien fort comme au beau temps des meuniers :

— Ohé ! du moulin !... Ohé ! maître Cornille !

Et voilà les sacs qui s'entassent devant la porte et le beau grain roux qui se répand par terre, de tous côtés...

Maître Cornille ouvrait de grands yeux. Il avait pris du blé dans le creux de sa vieille main et il disait, riant et pleurant à la fois :

— C'est du blé !... Seigneur Dieu !... Du bon blé !... Laissez-moi, que je le regarde.

Puis, se tournant vers nous :

— Ah ! je savais bien que vous me reviendriez... Tous ces minotiers sont des voleurs.

Nous voulions l'emporter en triomphe au village :

— Non, non, mes enfants ; il faut avant tout que j'aie donné à manger à mon moulin... Pensez donc ! il y a si longtemps qu'il ne s'est rien mis sous la dent !

Et nous avons tous des larmes dans les yeux de voir le pauvre vieux se démener de droite et de gauche, éventrant les sacs, surveillant la meule, tandis que le grain s'écrasait et que la fine poussière de froment s'envolait au plafond.

C'est une justice à nous rendre : à partir de ce jour-là, jamais nous ne laissâmes le vieux meunier manquer d'ouvrage. Puis, un matin, maître Cornille mourut, et les ailes de notre dernier moulin cessèrent de virer, pour toujours cette fois... Cornille mort, personne ne prit sa suite. Que voulez-vous, monsieur !... tout a une fin en ce monde, et il faut croire que le temps des moulins à vent était passé comme celui des coches sur le Rhône, des parlements et des jaquettes à grandes fleurs. »

Alphonse DAUDET.

« En plus de sa valeur alimentaire, on doit ne pas oublier la réelle valeur opothérapique du Suc musculaire, qui semble agir autrement que par la valeur énergétique qu'il apporte, et qui le fait souvent préférer à la Viande crue elle-même, malgré sa moindre valeur alimentaire. »

« OPOTHÉRAPIE »

Paul CARNOT, Professeur suppléant, Médecin des Hôpitaux.



« Or, il nous a été permis de constater que la CARNINE LEFRANCO est parfaitement tolérée, et aussi qu'elle possède une EFFICACITÉ THÉRAPEUTIQUE RIGOREUSEMENT COMPARABLE à celle du suc musculaire frais. »

HÔPITAL DE VILLEPINTE,

Extrait du Rapport du D^r LEFÈVRE, Médecin en Chef.

LA MAISON PATERNELLE

Georges RODENBACH

Inoubliable est la demeure
Qui vit fleurir nos premiers jours!
Maison des Mères! C'est toujours
La plus aimée et la meilleure.

Ici, c'est le papier fleuri
Dont, les jours de fièvre morose,
Nous comptions les guirlandes roses
D'un long regard endolori.

Là, vers Noël, à la nuit proche,
Nous déposions nos fins souliers...
Combien de détails familiers
S'éveillent au bruit d'une cloche!

C'est là que la plus jeune sœur
Apprit à marcher en décembre;
Le moindre coin de chaque chambre
A des souvenirs de douceur.

Rien n'a changé; les glaces seules
Sont tristes d'avoir recueilli,
Le visage un peu plus vieilli
Des mélancoliques aïeules.

Tout est pareillement range,
Et, dans la lumière amortie,
S'éternise la sympathie
Du logis qui n'a pas changé.

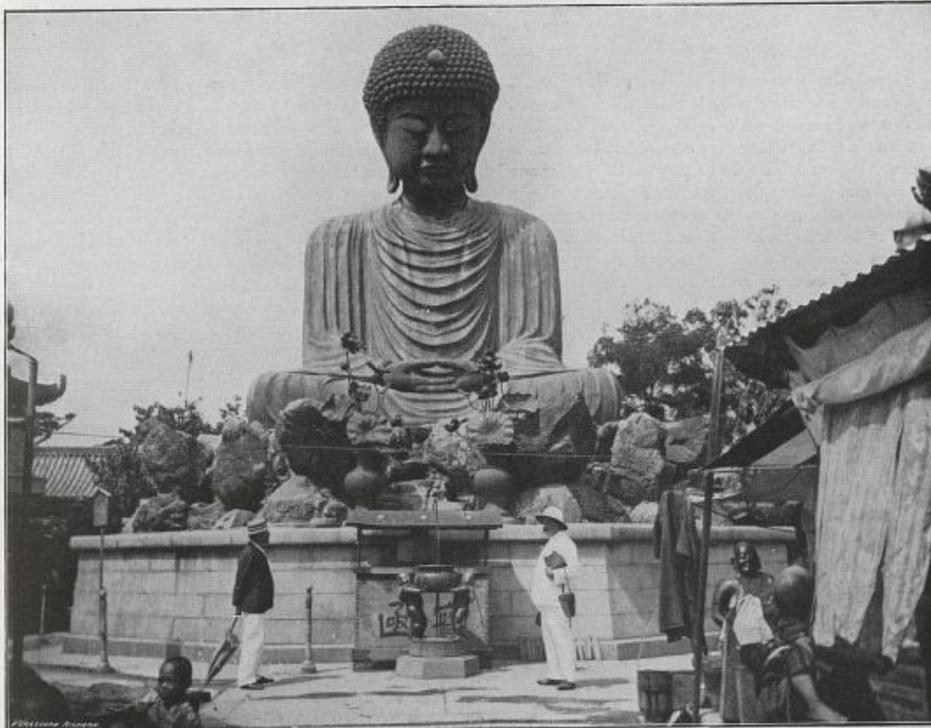
Fauteuils des anciennes années
Où l'on nous couchait endormis,
Fauteuils démodés, vieux amis,
Avec leurs étoffes fanées,

Meubles familiarisés
Par une immuable attitude,
Mettant des charmes d'habitude
Dans les salons tranquillisés,

Jardin en fleur, vigne, tonnelle,
Empreinte vague de nos pieds,
Sur les tapis et les sentiers,
O sainte maison paternelle!

Qui donc pourrait vous oublier,
Logis où dort notre âme en cendre,
Surtout quand on a vu descendre
Des cercueils obscurs sur l'escalier.

LE JAPON PITTORESQUE



ENVIRONS DE KOBÉ. — TEMPLE DE NOFOUKOUDJI-DARBOUTSI (Divinité du Japon).



PORTRAIT

Tableau d'André Brouillet, peintre français (1857+1914).
Musée du Luxembourg, Paris.

LA CEINTURE DE LA REINE

Il existait en France un usage antique et galant, dont les reines de notre pays avaient toujours désiré la conservation. A chaque avènement, les Français payaient à la nouvelle reine, un droit connu sous le nom de « ceinture de la reine ». Lorsque Louis XV fut mort, Marie-Antoinette qui devait en bénéficier, apprit que ce droit pesait presque entièrement sur les classes pauvres et supplia Louis XVI de s'opposer à sa perception. Cet acte généreux plut au roi ; et la nation tout entière applaudit au désintéressement, à la bienfaisance de la jeune reine. Un poète, le comte de Contourrelle, pour conserver le souvenir de ce sacrifice, se fit l'organe du peuple reconnaissant, et adressa à Marie-Antoinette le quatrain qui suit :

Vous renoncez, charmante souveraine
Aux plus beaux revenus ;
A quoi vous servirait la ceinture de Reine ?
Vous avez celle de Vénus.

ANTI-CONSUMPTION

Depuis les travaux de Richet et Héricourt, le plasma musculaire nous permet d'administrer, sous une forme réduite, la quintessence des ferments de la viande fraîche, dont les vertus reconstituantes n'ont d'égale que la puissance catalytique. L'emploi du suc musculaire a permis le terrain d'entente entre les praticiens qui considèrent la *surnutrition* comme nécessaire chez les consomptifs et ceux qui redoutent, à bon droit, la *surinfection* par un régime carné intensif.

L'étonnant succès de la Carnine Lefrancq, dans la pratique, est dû surtout à ce que, sans

répugnance et sans gavage, les bacillaires les plus anorexiques et les plus dyspeptiques peuvent se nourrir richement et se relever ; se défendre contre la toxémie et l'infection, qui les conduisaient fatalement à la banqueroute vitale. La Carnine se conduit ici comme un sérum musculaire animé et vivant, augmentant rapidement les forces et le poids des malades (Josias et Roux) grâce à ses nucléoprotéides et à sa richesse naturelle en lécithine et en principes martiaux. C'est l'*anti-consumptif* le plus complet, parce qu'elle équilibre la nutrition et régénère les énergies du protoplasma.



SAINT-JÉRÔME

Tableau d'E. Benner, peintre français (1836+1896). - Musée du Luxembourg, Paris.

Le Docteur PAUL RAYMOND

Paul Raymond est né à Calais, où son père était industriel.

Venu à Paris pour y faire ses études de médecine, il arrivait bientôt à l'internat. Il était assistant de consultation à l'Hôtel-Dieu de Paris, lorsqu'il fut nommé agrégé à la Faculté de Montpellier. C'est dans cette Faculté qu'il professa, comme chargé de cours, des leçons de pathologie générale dont il a publié celles qui se rapportent à l'hérédité morbide, et qui sont des plus originales.

Passionné de l'archéologie pré-historique et de l'histoire de la médecine, et combinant sa documentation dans ces domaines avec des études sur la dermatologie et la syphiligraphie, le Docteur Paul Raymond a en effet réussi à éclairer nombre de problèmes fort obscurs de l'hérédité.

En fouillant notre vieux sol gaulois, il a retrouvé sur les ossements des époques du bronze et de la pierre toute une pathologie du plus haut intérêt, et il a pu montrer ainsi, notamment, que la syphilis est bien plus ancienne



qu'on ne le croit, puisqu'il en a découvert la signature sur des ossements de la pierre polie.

Si l'on considère le rôle, que chaque jour l'on voit plus important, de l'hérédosyphilis dans la formation des tempéraments, des constitutions et des prédispositions morbides, on voit tout l'intérêt qui s'attache à la preuve apportée par le Docteur Paul Raymond, de l'ancienneté de la syphilis, dont on peut maintenant dire qu'elle est aussi vieille que l'homme.

Tous ces intéressants travaux ont d'ailleurs valu à leur auteur d'être lauréat de la Faculté de Médecine et de l'Académie de Médecine.

Pendant la guerre, le Docteur Paul Raymond, à l'Hôpital militaire de Versailles, était chef d'un important service de médecine, et était en outre chargé des fatigantes et délicates fonctions de médecin des Conseils de convalescence et de réforme.

La rosette de la Légion d'Honneur vint récompenser, à la signature de la paix, les services qu'il avait rendus.

LA VIOLETTE

Toi qui prends en pitié le deuil de la Nature
Et qui laisses tes sœurs flatter l'éclat du jour,
Fille du sombre hiver, que tu sois la parure
Ou de la pâle mort ou du brillant amour,
Violette d'azur, que tu plais à cette âme
Où je remue en vain les cendres du désir !
Les lys sont orgueilleux, la rose a trop de flamme,
Et le myrte frivole aime trop le plaisir.

Jean MORÉAS (Stances)



Vériscope Richard.

Murren (Suisse). — Course de bobsleigh sur la piste.

SPORTS D'HIVER



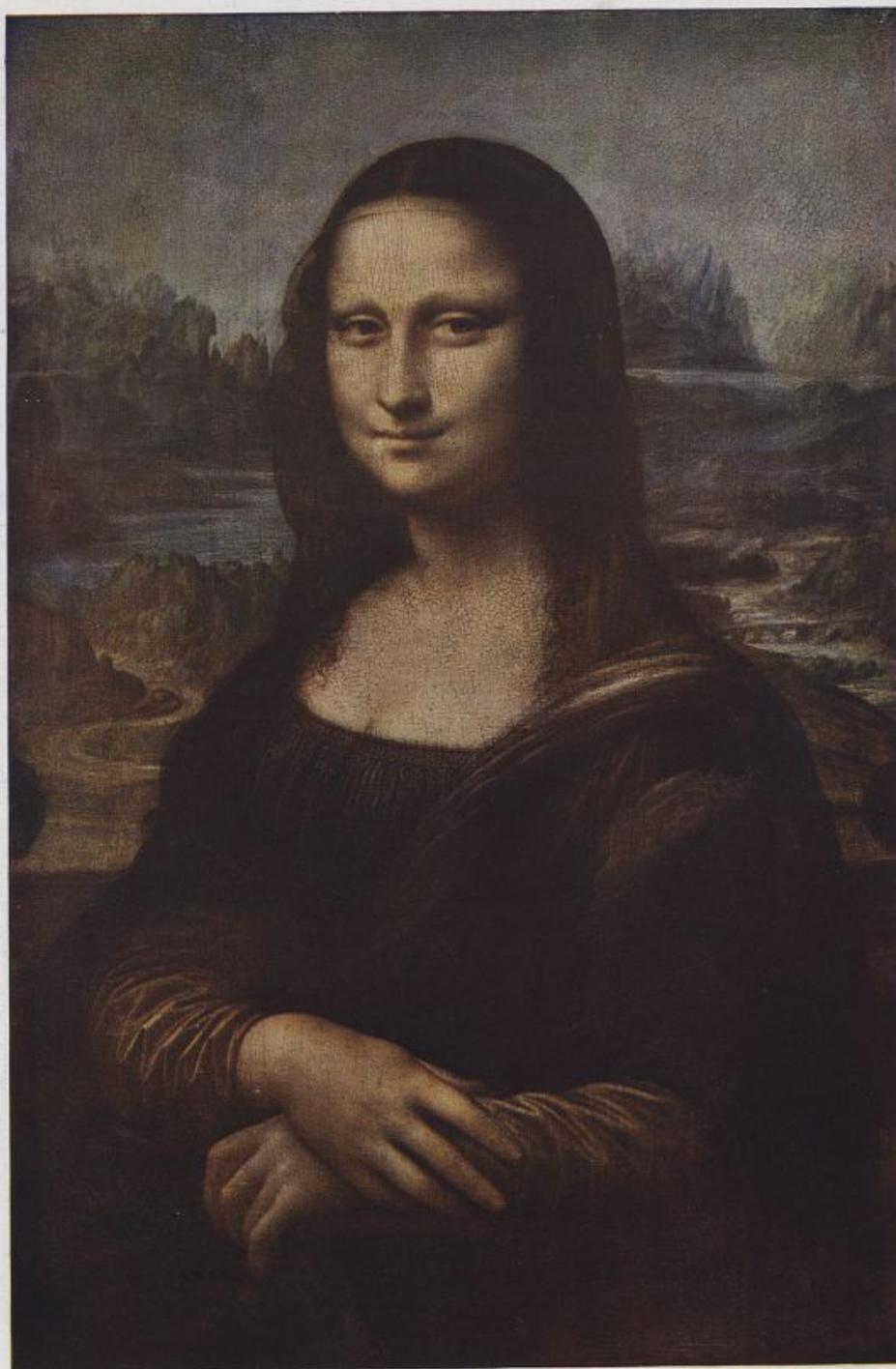
Vériscope Richard.

Wengen (Suisse). — Sur la patinoire. - Valseurs

RÉPONSE GALANTE

Le chevalier de Boufflers était allé faire sa cour à Mme de Staël ; celle-ci lui demanda pourquoi il n'était pas de l'Académie ; il lui répondit par ce quatrain :

*Je vois l'Académie où vous êtes présente ;
Si vous m'y recevez mon sort est assez beau ;
Nous avons à nous deux de l'esprit pour quarante,
Vous comme quatre et moi comme zéro.*



LA JOCONDE (PORTRAIT DE MONA LISA).

Tableau de LÉONARD DE VINCI (1452+1519). École Florentine. (Photographie des couleurs).

L'IMPRIMEUR-SÉRANT: JEBLEN, 24, AV. DE ST-OUEN, PARIS

P40307



JOURNAL MENSUEL

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : NORD 20-78

SEIZIÈME ANNÉE

N° 154

FÉVRIER 1921

ABONNEMENT

UN AN. } FRANCE . . . 10 Fr.
 } ÉTRANGER . 12 Fr.

LE NUMÉRO . . . : UN FRANC



LES UNIFORMES



Il y avait un mot dans l'armée pour désigner les troupes débraillées : " *Feuilletés* comme les dragons de Villeguen ". Ces soldats formaient trois compagnies franches. Chacune avait 150 hommes : 1 capitaine commandant, 1 capitaine réformé, 1 premier lieutenant, 1 second, 5 lieutenants réformés, 3 maréchaux des logis, 6 brigadiers, 140 dragons, 2 tambours, — et ça faisait quatre cent cinquante bonnes têtes qui galopèrent à la mort.

Mais leur façon de s'habiller indisposait les généraux, les officiers, les soldats eux-mêmes. Au lieu d'être sanglés dans leur justaucorps vermillon, les hommes montaient à cheval en uniformes flottants, n'agrafaient leur devant d'habit qu'à la poche, et il y en avait d'extrêmement élégants qui faisaient bouffer leur linge.

Ces compagnies avaient de l'air, une allure. Tout était coquet, à la fois hardi et lâché : les housses, les flammes des bonnets, ondulantes. Au lieu de cadis canourge, l'aurore des manteaux était de fin Romorantin, et tous les petits détails semblaient plus précieux qu'ailleurs : galons, lames d'épées, culottes tendres, jusqu'aux menus boutons des vestes ouvragés, d'argent sur bois.

Ce corps de dragons venait de faire campagne en Bohême. On l'avait vu entourant Chevert, menacer l'ennemi du haut des remparts de Prague. Après la charge en grand train des défilés de Dettingen, Noailles était passé dans ses rangs, avait ri aux hommes, un à un comme à des filles, en leur caressant le menton. Presque tous blessés, ils sentaient le sang et l'ambre, — et lorsque le maréchal, satisfait, les prévint de son désir de récompenser les services, dédaigneux d'argent, parés, facés, bien en selle, ensemble et d'un cri gaillard, ils réclamèrent du vin !

LES BIENFAISANTS EFFETS DE LA CARNINE LEFRANCQ SE MANIFESTENT TOUJOURS

DÈS LES PREMIERS JOURS

C'EST UNE MÉDICATION VIVIFIANTE AU PREMIER DEGRÉ

— Vous vous entendrez avec mon maître d'hôtel, dit le maréchal au commandant ; vous ferez boire à vos hommes mes trois barriques d'Asti.

Puis, lui frappant sur l'épaule :

— Toi, que désires-tu ?

Le dragon allait parler, lorsque tout à coup le roi et son état-major apparurent.

— Sire, lui dit le maréchal, la journée me fut malheureuse, mais je demande qu'elle favorise...

— Le *coquet* Villeguen, dit le roi.

Comme il s'apprêtait à le questionner, brusque, il arrêta son cheval, et toisa le soldat de la botte

— Oui, dit vivement le roi. Vous êtes "compagnie franche". Obéissez aux règlements ! Je n'aime point ces costumes bariolés ; vos soldats ressemblent à des danseurs. Revenez à l'ordonnance, ou je licencie vos dragons et vous renvoie dans votre terre d'Anjou. Ceci n'est qu'un avertissement au soldat ; mon estime est acquise au gentilhomme. Rendez-vous à des jours meilleurs, monsieur. Allez.

Villeguen s'inclina, fit tourner son cheval et rentra dans le camp suivi de ses trois cents hommes. Une colère lui pelait le cœur. Mais il ne dit rien et, vingt-quatre heures après, reprit la campagne.



LES DRAGONS DE VILLEGUEN, par H. Gueldry.

au front. M. de Villeguen comprit, rentra ses dentelles...

— L'état, par régiment, de mes officiers tués et blessés ?

On le lui présenta. Il le parcourut et se mit à inspecter Villeguen. Le commandant, sans rien dire, boutonna son col...

— Négligé, dit le roi.

Oubliant toute justice, il devint amer.

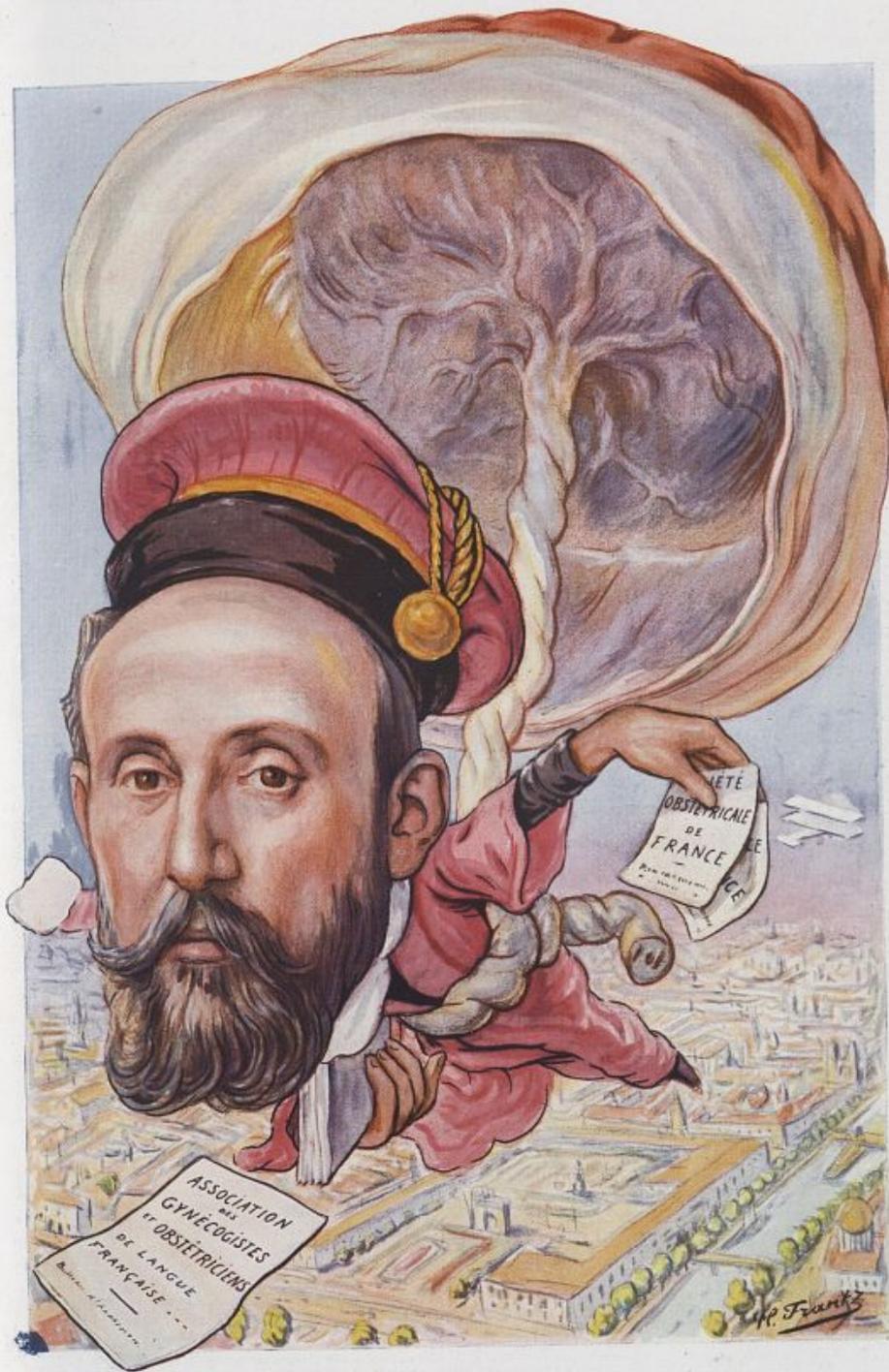
— Montrez votre épée.

M. de Villeguen la tendit. Le roi la tira hors du fourreau :

— La lame n'a point trente et un pouces... Je vous félicite cependant de la valeur que vous avez montrée ce matin.

— Je vois, dit mélancoliquement le soldat, que Sa Majesté me continue ses rigueurs, toujours à propos d'armes et d'uniformes.

Dès lors, à Fontainebleau, à Versailles, on entendit parler de lui. Tous les courriers qui venaient au roi chantaient la gloire de Villeguen. On eût dit qu'une tempête emportait ses hommes au feu, d'un combat à l'autre, de ville en ville, et que des ailes poussaient aux chevaux. Partout où crevaient les bombes, les jolis dragons étaient là. On ne voyait qu'eux, flambants. Les croyait-on morts, ils apparaissaient tout à coup ! On les vit casser les chaînes du pont-levis de Menin, se bousculer sur les Hollandais, emporter la glace, bondir à Ypres, en accélérer le siège, ô gué, siffler Margot, voler sans débrider à Fribourg, enlever l'attaque de son chemin couvert, se ruer à l'assaut, saisir la ville, y jouer aux dés ; se relever au cri des trompettes, sanglants et ricurs, sauter à cheval, charger,



LE DOCTEUR BRINDEAU

pipe aux dents, sous le doigt de d'Estrées, les lourds Anglais de Fontenoy, et, plus tard encore à Lawfeld, dépasser la charge Cravates, accourir ventre à terre en plaine, y creuser une fosse en pandours, — jusqu'à ce qu'enfin, hors d'haleine, restant à quinze, au bout de six ans, des trois compagnies joyeuses, fameux de gloire, mais meurtris, le front bas, n'en pouvant plus, l'armée les vit s'asseoir, après la paix signée, un matin sur les remparts de Berg-op-Zoom, et demander grâce à leur tour...

— Non, debout, dit M. de Villeguen. Avant de nous séparer, nous allons voir le roi.

Ils se levèrent sans espérance, et des vieux dirent, naïfs :

— Le roi ? Pourquoi ? Il nous en veut toujours, rapport à nous voir bien mis.

Villeguen les regarda... Ils étaient déchirés, boueux de poudre. Sur leur linge, ils avaient du sang de Lawfeld, du sang de dix mois.

— Debout quand même, camarades ! Je vais vous présenter à lui en costume de gala. Ce sera votre dernier uniforme, et ils n'en veulent plus...

Personne ne comprit, mais on avait l'habitude. Pénibles, armés de leur lance, ils remontèrent à cheval, burent, partirent, — et leur troupe entra dans Versailles aux cloches d'un mardi matin.

Le roi y était.

M. de Villeguen fit descendre ses dragons hors de la ville, les cantonna, et demanda audience pour le lendemain.

Le roi le reçut à dix heures ; il était prévenu, on finissait de le friser.

— Vos soldats sont dans la cour, monsieur ?

— Dans la cour d'honneur, Sire.

M. d'Argenson, qui entraît, dit tout bas à Villeguen :

Craignez la colère du roi, commandant. J'ai vu vos hommes ; c'est une mascarade !

— Vous avez mal regardé, monsieur le ministre.

Le roi se leva et dit :

Messieurs, qu'on me suive, nous allons voir ces jolis dragons, si coquets.

La Pompadour, informée, descendit avec ses femmes. A dix heures dix minutes, une foule

déboucha par les portes. Et on aperçut dans la cour, soudain, quinze dragons sur un rang, face au roi, tous montés, immobiles, épée en main, et vêtus d'habits extraordinaires. Il y eut un frisson...

— Qu'est ceci ? demanda le roi.

Et il s'arrêta pâle et pensif.

Vous êtes plaisant, monsieur de Villeguen. Cette fois, vous ne vous êtes pas contenté de faire dégraffer les habits et d'y ajouter des rubans ; vous imaginez, vous inventez des uniformes.

— Soyez bienveillant, Sire, ils ont coûté la vie de quatre cents soldats.

Le roi frémit, et tapa la terre du pied. Les quinze hommes ne bougèrent pas.

Ils semblaient énormes dans le matin, vêtus d'habits fantastiques, somptueux, que le soleil faisait craquer en éclats. Aucune harmonie. Les deux premiers étaient noirs, avec des paroles d'or, étrangères, brodées à l'épaule ; le cinquième semblait de neige, et les autres, effrayants, peints de pourpre et de bleu, montraient sur leurs poitrines des dessins barbares, des chiffres, des étoiles et de lourds oiseaux hérissés. La cour inquiète, s'approcha de ces fantômes, à petits pas...

— Sire, murmura la Pompadour, ces hommes souffrent. Il y en a qui saignent. D'où viennent-ils ? Voyez le deuxième... le sixième... Ils sont habillés de soie. Quelle idée ! faites-les partir...

Trois cents visages, maintenant, glissaient autour des chevaux, stupéfaits. Le roi s'exalta.

— Parlez, monsieur de Villeguen. Expliquez-nous ce nouveau caprice ! Ces soldats... ces habits de carnaval, inconnus... D'où viennent ces uniformes ?

Il n'avait pas fini qu'ensemble, tout à coup, on vit se pencher les hommes... Trente paupières s'arrondirent, couvèrent le roi comme pour en absorber la terreur, et le comte de Villeguen, ferme, les saluant du chapeau :

— Que votre Majesté, dit-il, pardonne une fois de plus cette infraction à son règlement. Ces uniformes, Sire, " ce sont des drapeaux ennemis ".

Georges D'ESPARBÈS.

(La Guerre en Dentelles).

CARNINE LEFRANÇO

Pur Suc de Viande de Bœuf CRUE CONCENTRÉ

Sous forme de Sirop de saveur agréable.

... CONVALESCENCES - FAIBLESSE ...

MALADIES de l'ESTOMAC et de l'INTESTIN

ANOREXIE - ANÉMIE - NEURASTHÉNIE

TUBERCULOSE - DÉBILITÉ - CHLOROSE

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour,

pur ou étendue d'un liquide quelconque,

eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc

(pas de bouillon). FROID ou TIÈDE.

Dépôt Général: ETABLISSEMENTS FUMOZZE, 78 F 9 S Denis-PARIS

MON VILLAGE

Mon village est modeste et n'a pas d'horizon. Il se cache entre deux petites crêtes qui le gardent un peu des vents de la plaine.

Dans ce repli de terre, il prend ses aises. Il est chez lui, rien ne le violente. Une route vient de Niort, bien droite, bien unie, grande ouverte. Le village lui oppose d'épaisses murailles plus vieilles que les chemins, ou bien il avance ses jardins, enclos de petits murs en pierres sèches qui s'écroulent quand il leur plaît... La route cède, tourne à droite, tourne à gauche, puis, souillée de purin, creusée d'ornières, elle s'élargit et se perd presque en un terrain vague où croissent de hautes orties.

Les maisons sont basses, leurs minces fumées ne montent guère au-dessus des arbres. Mais elles ont pris en largeur toute la place qu'il leur fallait.

Ce sont de petites vieilles qui veulent être tranquilles. Elles sont assises à l'ombre, au fond d'un jardin. Elles n'ont jamais dû être bien belles; elles n'ont jamais été coquettes. Elles ne sont pas très accueillantes; qui veut les trouver doit toujours faire un détour.

Indifférentes, sans curiosité, elles tournent le dos à la route et ne regardent pas chez le voisin.

Ce sont de petites vieilles toutes grises avec de petits yeux.

Celle-ci a ses volets clos; on dirait qu'elle dort. Elle a dû s'assoupir un jour d'été par un

grand soleil vertical, après avoir tiré sur son front sa coiffe de pierres plates.

Hautes et vastes, les granges dominent. Les granges sont essentielles. Quelques-unes sont neuves et cruellement blanches. Béantes, ouvertes au vent d'est, elles conservent cependant jusqu'au cœur de l'hiver le souvenir des épanouissements de l'été; de fraîches odeurs végétales y flottent malgré le voisinage offensant des fumiers.

Au milieu du village, l'église est accroupie.

Il y a une école, là-bas, quelque part entre ces noyers.

Le village est tout seul sous son petit carré de ciel. Il ne reçoit pas. Il jette aux jambes des étrangers ses chiens hérissés, aux yeux féroces. Ses grands jars fanfarons font claquer leur bec hostile.

L'hiver l'isole tout à fait. Il est oublié là, en proie aux averses. Ses noyers aux bras de squelettes ne le protègent plus. Il tend le dos, résigné, morne, gris comme le ciel, comme les heures lentes, gris comme la vie.

Le printemps ne l'éveille pas d'un coup, il se méfie; ses jardins hésitent.

Tout de même vient un jour où le soleil, décidément, donne la fête; il n'est plus permis de rechigner. Alors, les derniers bourgeons éclatent, le vent frivole dans les pommiers fleuris et, tout blanc, tout jeune, le village chante par ses cent poulaillers.

Ernest PÉROCHON, Lauréat du Prix Goncourt 1920.

DEUX FORMES :

SIROP : Goût très agréable

GLOBULES : Ne se dissolvant que dans l'intestin

ÉCHANTILLON SUR DEMANDE

OPOTHÉRAPIE HÉPATIQUE

BOV'HÉPATIC

EXTRAIT INTÉGRAL ET SOLUBLE

CIRRHOSE - BACILLOSE

ENTÉRITES CHRONIQUES

INSUFFISANCE HÉPATIQUE

DYSPEPSIES INTESTINALES

PREMIÈRE ENTENTE CORDIALE

Dès 1565, à l'occasion d'un rapprochement entre la France et l'Angleterre, le poète Ronsard adressait à la reine Elisabeth, les vers suivants :

*N'offensez point par armes ni par noise
Si m'en croyez, la province gauloise...
Le Gaulois semble au saule verdissant;
Plus on le coupe et plus il est naissant,
Et rejette en branches davantage,
Prenant vigueur de son propre dommage,
Pour ce, vivez comme amiables seurs :
Par les combats les sceptres ne sont seurs (sûrs).
Quand vous serez ensemble bien unies,
L'amour, la foi, deux belles compagnies,
Viendront çà-bas, le cœur vous ébauffer.
Puis sans barois, sans armes et sans fer,
Et sans le dos d'un crocrotel vous ceindre,
Ferez vos noms par toute Europe craindre,
Et l'âge d'or verra de toutes parts
Fleurir les lys entre les léopards.*

L'ITALIE PITTORESQUE



Attelage Sicilien, à Trapani.

LE SUPRÊME CHAGRIN

Voici longtemps déjà que la jeune fille appuie son front à la vitre de la fenêtre. Que regarde-t-elle avec tant d'attention ? On l'a appelée plusieurs fois et, soit qu'elle entende, soit qu'elle n'entende pas, elle n'a pas répondu.

Il n'y a rien à regarder pourtant. Derrière la vitre il tombe une pluie fine, pire qu'un brouillard. A peine distingue-t-on les fûts noirs et les branches dépouillées des premiers arbres du parc. A peine distingue-t-on, sur le sol, les amas de feuilles mortes que le jardinier a renoncé à balayer pour dégager les allées. L'horizon est aboli, et la tristesse de l'automne est le seul visage qu'on aperçoit de l'autre côté de la vitre.

En vérité, il est inconvenable qu'on demeure si longtemps à regarder la pluie tomber. On vient d'appeler encore. Répondra-t-elle enfin ?

On s'est informé de sa distraction, de sa bouderie, de son ennui, de sa souffrance. Quel mal lui a-t-on fait pour mériter l'affront d'une absence si prolongée ? La voix implore, la voix prie, la voix supplie.

Sans se détourner, la jeune fille a murmuré :

— Je n'ai rien.

On n'a pas compris sa réponse. On s'est étonné de

cette réponse qui n'en est pas une et qui suspendait néanmoins les interrogations. C'était la réponse la plus triste du monde, mais personne ne l'a comprise.

Je n'ai rien. Est-il une parole plus désolée, plus navrante, plus désespérée ?

C'est la parole de tous ceux dont la vie, pareille à cet horizon d'automne, s'abolit peu à peu sous la pluie des jours inutiles, sous la pluie fine et persistante des jours monotones.

— *Je n'ai rien.* Car je n'ai ni amour dans mon cœur, ni passion dans mon cerveau, ni passé derrière moi, ni espoir devant moi. Je ne connais ni le rire ni les larmes. Aucune lutte, aucun effort ne me réclament. Je suis seul avec moi-même et en moi c'est une aride solitude. Les minutes que je vis tombent une à une dans le vide et je n'entends même pas le bruit de leur chute. J'appelle en vain la joie, ou tout aussi bien la douleur qui me fera vivre.

Rien n'est pire que de se sentir sans âme. Rien n'est plus pathétique que cette parole que l'on croit d'habitude insignifiante :

— *Je n'ai rien...*

Henry BORDEAUX.
de l'Académie Française.

MUSÉE DU LOUVRE - PARIS



L'OISEAU MORT

Tableau de Greuze (1725-1805). — Photographie des couleurs.

ROMANCE

“ Et j'ai trop vu d'oubli
pour croire au souvenir ”.

Joseph Bertho.

*Quand l'orage gronde et s'irrite,
Comme elle court, l'eau du ruisseau !
- Mais ce qui passe encor plus vite,
C'est un oiseau.*

*Vers le nid où l'amour s'abrite,
Comme il vole, comme il fend l'air !
- Mais ce qui passe encor plus vite,
C'est un éclair.*

*Il lui, tonne et se précipite :
On le voit sans le voir venir.
- Mais il passe encore plus vite.
Le souvenir !*

*Il existe, au pays du Scythie,
Un arbre qui croît en un jour.
- Mais ce qui vient encor plus vite,
C'est un amour.*

*Tout à coup notre cœur palpite ;
Le sourire se mêle au pleur.
- Mais ce qui vient encor plus vite,
C'est un malheur.*

*On vivait : terrible et subite,
La mort a soufflé le flambeau !
- Mais l'herbe vient encor plus vite
Sur un tombeau.*

Edmond HARAUCOURT.

LE DOCTEUR BRINDEAU

Auguste Brindeau commença ses études médicales à l'École de Médecine de Nantes, dont il fut lauréat (Prix d'Anatomie, en 1888), mais il les termina à Paris, où il fut externe en 1891, et interne de 1892 à 1896. C'est au cours de son internat à la Maternité (1895-1896), qu'il décida de sa spécialisation, dont témoigne sa thèse de doctorat (en 1896), sur le "Déroit Moyen".

Nous le trouvons alors successivement, dans cette voie, attaché au Laboratoire de la Maternité, jusqu'en 1898, puis accoucheur des Hôpitaux (1899), puis assistant du professeur Bar, accoucheur adjoint à la Maternité, accoucheur de l'Hôpital Boucicaut (1918), accoucheur de la Pitié et de l'Asile Michelet (1919) et médecin chef du Refuge de la rue Jean-Baptiste-Dumas (de 1917 à 1919). Entre temps, au concours de 1904, il avait conquis l'agrégation d'accouchements.

Le Docteur Brindeau est d'ailleurs un professeur né, et son rôle dans l'enseignement de l'obstétrique, auquel il avait présumé dès son internat, par le cours d'anatomie qu'il faisait aux sages-femmes, est considérable. Répétitions de manœuvres à la Faculté, conférences à la Clinique Tarnier, leçons cliniques dans le Service du professeur Bar, cours théorique aux élèves sages-femmes à la Clinique obstétricale de Beaujon et de la Maternité, puis cours magistral à la Faculté (1911, 1912, 1918), sous une forme ou sous une autre, il apporte chaque année son



précieux tribut à l'enseignement de la science à laquelle il s'est consacré.

Et cependant cette tâche n'absorbe pas toute l'activité du savant accoucheur, qui trouve encore le temps de collaborer au *Traité d'Accouchements* de Tarnier et de Budin, et d'écrire, avec Bar et Chambrelent, une *Pratique d'Art des Accouchements*. Il présente aussi, soit à la Société Obstétricale de Paris, soit à la Société Obstétricale de France, soit à la Société de Biologie, d'intéressantes observations, parmi lesquelles il faut noter ses recherches sur le passage du spirochète des tissus fœtaux aux

tissus maternels, et son étude histologique de la muqueuse utérine dans la grossesse (en collaboration avec M. Natan-Larrier). Les Archives d'Obstétrique et de Gynécologie ont également donné, du docteur Brindeau, d'importants mémoires.

Bien entendu, passionné comme il l'est pour les choses de l'obstétrique, le docteur Brindeau est de toutes les sociétés d'obstétrique et de gynécologie, de celle de Paris comme de celle de France, dont il est le secrétaire général, et de celle de Bruxelles, dont il est correspondant; il est aussi trésorier de l'Association des Gynécologistes et des Obstétriciens de langue française. Enfin, il s'occupe, comme rédacteur en chef, des Archives Mensuelles d'Obstétrique et de Gynécologie.

Le docteur Brindeau est chevalier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Pour se tenir en relation avec ses collègues de la Société Obstétricale de France, dont il est le secrétaire général et avec ceux de l'Association des Gynécologistes et Obstétriciens de langue française, dont il est le trésorier, le docteur Brindeau pratique l'aviation, porté par un *aéro-placenta*.

NE PRENEZ PAS DE VIANDE CRUE

Elle surcharge l'estomac et menace l'intestin en pure perte, puisque :

" Dans la Viande crue, l'élément spécifique, actif, thérapeutique, C'EST LE JUS. "

Dr J. HÉRICOURT.

NE PRENEZ PAS DE JUS DE VIANDE

difficile à préparer dans les familles, avec une viande non contrôlée et une presse insuffisamment aseptique,



PRENEZ LA CARNINE LEFRANCO

qui n'est pas autre chose que du JUS DE VIANDE DE BŒUF CRUE, saccharo-glycérinée.

Préparée avec une Viande choisie, dans une Usine modèle, où toutes les prescriptions de la Science actuelle sont rigoureusement observées. Elle est plus active et coûte moins cher que le Suc musculaire préparé dans les familles.

Son goût est très agréable.



LE PAIN BÉNIT

Tableau de Dagnan-Bouveret (Salon de 1886). Reproduction par la photographie des couleurs.

P40327



PLANTECLAIR

JOURNAL MENSUEL

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : **NORD 20-78**

SEIZIÈME ANNÉE
N° 155
MARS 1921

ABONNEMENT
UN AN. { FRANCE... 10 Fr.
 { ÉTRANGER... 12 Fr.
LE NUMÉRO... UN FRANC

LE MARI DE M^{me} HEUDIER



Je crois que je ne vais plus encombrer longtemps cette vallée de larmes. Il n'y avait qu'un événement dans ma vie de vieille fille résignée et, somme toute, assez gaie malgré les années et la solitude. Voilà que cet événement disparaît; il n'est plus, il n'a jamais été; c'était une erreur. Il me reste ma chienne Moustache, mon harmonium et le souci de mon salut éternel... Hum! c'est maigre. Si j'étais une jeune personne en mal d'amour, j'aurais au moins la ressource d'écrire mes chagrins secrets sur un petit cahier joliment relié... Mais on ne prend pas d'habitudes nouvelles à quarante-trois ans!

J'ai été amoureuse et aimée depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à ces quarante-trois ans-là: jusqu'à hier, deux heures et demie. Y a-t-il beaucoup de beautés professionnelles, à Paris ou à Londres, qui pourraient se vanter d'autant? Et jamais de dispute, jamais d'infidélité, vingt-neuf années de parfait amour.

Voici comment cela avait commencé:

Mon père était un modeste employé des contri-

butions, un de ceux qui n'arrivent jamais aux grades supérieurs parce que, chaque fois qu'une bonne place est vacante, un autre, moins timide ou plus protégé, se hâte de la prendre. Il a végété jusqu'à sa mort dans le canton de la Sarthe où on l'avait nommé au lendemain de son mariage, où je suis née, où j'ai été élevée.

C'est là, à Givry, que je fis la connaissance de « mon mari ». Tout de suite, mes parents, les siens et moi, nous l'avions appelé ainsi, ce petit Lucien, qui venait à chaque vacance passer deux mois chez ses parents, nos voisins. C'était le fils d'un contrôleur des Directes, brave homme chargé de famille qui avait grand-peine à nourrir, de son pauvre traitement, une femme et cinq enfants. Auprès des Letetres,



MARCEL PRÉVOST
de l'Académie Française

A aucune époque, la Médecine n'a eu à sa disposition un **RECONSTITUANT** aussi **PUISSANT**, aussi **RAPIDE** que la "CARNINE LEFRANCO"
TONIFIÉ — ALIMENTÉ — RÉGÉNÈRE

mes parents, pourvus de petites rentes et n'ayant d'autre enfant que moi, paraissaient presque riches. Mon consentement spontané au « mariage » avec Lucien ne fut donc entaché d'aucune pensée intéressée : d'ailleurs, nous avions quatorze ans l'un et l'autre, — lui, deux mois de plus que moi. A cet âge, l'argent n'embarrasse guère les projets.

Nous fûmes, Lucien et moi, de gentils amoureux... Il était extrêmement timide, très bon, quoique un peu « en-dessous », comme l'on dit; je le menais à ma guise. Je lui avais imposé la conviction qu'il était mon mari : il l'acceptait. Être mon mari, cela consista, entre quatorze et dix-huit ans, à vivre dans mes jupes comme un petit frère en vacances, les mois d'août et de septembre. Nous nous embrassions quelquefois : cela nous donnait à peu près autant d'émotion que les tapes et les chiquenaudes qu'il nous arrivait aussi d'échanger. (Je commence à croire, après quarante-trois ans de tranquillité, que je suis d'un tempéramment assez froid; quant à Lucien, jusqu'au moment où il me quitta, c'était une vraie petite fille, et le plus innocent des deux n'était peut-être pas moi.)

A dix-huit ans, il fallut nous séparer. Les Letertre, grâce à la protection d'un député de l'endroit, avaient trouvé pour Lucien une position inespérée : on le donnait comme compagnon de voyage à un Anglais très riche, lequel voulait, ayant toute sa vie parcouru le monde pour ses affaires, le visiter enfin pour son plaisir. Il souhaitait un jeune Français pour lui tenir société, estimant que la conversation des Français est plus particulièrement vive, spirituelle, divertissante. Lucien, malgré le chagrin réel qu'il montra de me quitter, me parut enivré de la pensée de parcourir le monde... Les projets d'avenir ne furent pas oubliés : « Dès que le vieux marchand de savon (c'était l'Anglais : *Robinson's Soap*) m'aura donné assez de guinées, je le lâcherai et je reviendrai t'épouser... » Combien de temps faudrait-il pour avoir assez de guinées?... Nous ne précisions pas; mais évidemment ce serait un temps très court, et le mariage n'était plus qu'une affaire de

mois. Je me grisai un peu à l'ivresse de Lucien : il y eut des rires, avec des larmes, dans nos adieux.

Ceci se passait il y a... vingt-cinq ans. Vingt-cinq ans! Ce qui suffit à une femme, d'ordinaire, pour fonder sa famille, et souvent pour voir une autre génération succéder à ses enfants! Moi, j'ai attendu le mariage, la famille, la vie, pendant vingt-cinq ans. Je sais bien qu'on ne me croirait pas, ou qu'on me croirait folle, si je faisais cette confidence à tout autre qu'à moi-même. Pourtant c'est la vérité. Vingt-cinq années durant, ma seule raison de vivre et de trouver la vie presque agréable fut que j'aimais quelqu'un et que ce quelqu'un m'aimait. La destinée ne me gâtait pas : je perdis mon père, puis ma mère; le peu d'argent que je possédais fut diminué de moitié, un jour, par l'infidélité d'un notaire; je restais tout de même vivace et pleine d'espoir, confiante dans la revanche que me gardait l'avenir...

Sans avoir une seule fois, en vingt-cinq ans, revu Lucien?

Oui, sans l'avoir revu. J'ai cru sincèrement tout ce qu'il m'écrivait, car, pendant ces vingt-cinq ans, j'ai reçu de Lucien, assez régulièrement, des lettres où rien ne démentait nos espoirs d'avenir, et qui, toutes, me semblaient empreintes de la même bonne amitié que je mettais dans les miennes. Il en voyait, du pays, pendant ce temps-là, ce petit Lucien : l'Égypte, le Nord de l'Afrique, la Russie, l'Inde, les Amériques; il lui fallait parcourir tout cela en compagnie de *Robinson's Soap*... De temps en temps, il traversait la France; mais si vite, si pressé, que toujours il lui manquait les vingt-quatre heures nécessaires pour toucher à Givry et voir « sa femme ». Sa femme! il m'appelait toujours ainsi dans ses lettres. Moi je répondais : « Mon cher mari ».

Hier, vers deux heures, comme j'étudiais sur mon harmonium un morceau que je dois jouer à l'église dimanche prochain, ma petite domestique vint m'avertir qu'une dame me demandait. C'était une ancienne amie de mes parents, devenue un personnage assez important

<p>SUC CONCENTRÉ DE VIANDE DE BŒUF CRUE</p> <p><i>Présenté sous forme de Sirop inaltérable</i></p> <p>Préparé à FROID et dans le VIDE NI SANG, NI ALCOOL</p> <p>Usine Modèle sur 2.000 mètres carrés à ROMAINVILLE, près PARIS</p>	 <p>CARLINE LE PLUS RAPIDE LE PLUS ÉNERGIQUE RECONSTITUANT LE FRANCO</p>	<p>MALADIES DE POITRINE ANOREXIE - FAIBLESSE ANÉMIE - CHLOROSE CONVALESCENCES - NEURASTHÉNIE - MALADIES DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN :: ::</p> <p>DÉPOT GÉNÉRAL : FUMOZÉ, 78, FAUB. ST-DENIS, PARIS</p>
---	---	--



LE DOCTEUR NICOLLE
DIRECTEUR DE L'INSTITUT PASTEUR DE TUNIS

dans l'Université : inspectrice générale des écoles primaires, je crois. Elle s'arrêtait à Givry, bien aise de montrer sa fortune à ceux qui l'avaient connue jeune fille. Nous causâmes environ une demi-heure, nommant tour à tour ceux que nous avions connus. A la fin elle me dit :

— Et M. Letertre, êtes-vous toujours en relation avec lui ?

— Lucien Letertre !

— Oui, celui qui est marié en Angleterre, dans le Derbyshire.

J'eus la force de répondre : « Non, je l'ai perdu de vue... » et de demander quelques détails. Elle me les donna sans se faire prier. Le ministère l'ayant envoyée en mission en Angleterre pour étudier l'organisation des écoles ouvrières, elle avait passé récemment quelques jours dans les manufactures du centre. Et qui avait-elle rencontré, à Derby, dans la fabrique de « Robinson's Soap » ? Tout simplement *mon mari*, Lucien Letertre, héritier du vieux Robinson, marié, père de trois enfants...

Quand je me suis retrouvée toute seule, j'ai un peu pleuré, puis je me suis moquée de la vieille bête que j'ai été de croire qu'un homme reste fidèle vingt-cinq ans à un souvenir. Il est vrai que moi, à ce même souvenir, j'ai donné toute ma jeunesse et une certaine beauté qui eût pu me valoir un mari peut-être... Je me mis à écrire à Lucien sur ce ton, lui reprochant surtout le mensonge inutile de ses lettres. Puis

la réflexion m'arrêta. Grâce à ce mensonge, j'ai tout de même vécu vingt-cinq années presque heureuse. J'ai été mariée, pendant ces vingt-cinq ans. Qu'eussent-elles été, ces vingt-cinq années, sans l'illusion où Lucien m'a entretenue ? Peut-être il a compris cela, lui. C'est ce qui l'a empêché de me dire, il y a neuf ans, quand il s'est marié : « Ma pauvre Adèle il ne faut plus penser à moi... »

Soyons forte et ne pleurons pas trop. J'ai imaginé vingt-cinq ans que j'étais mariée ; aujourd'hui, je suis veuve ou divorcée, voilà tout. Et puis, j'y pense... Il a trois enfants. Si je lui écrivais une bonne lettre, bien affectueuse, pour lui demander de m'en envoyer un, un que j'élèverais ici, moins richement que là-bas, peut-être, mais comme un petit Français, parlant la langue que parlait son père, lorsqu'il était amoureux de moi ? Vrai, Lucien ne peut pas me refuser cela ; et, d'élever ce petit, cela me ferait peut-être prendre en patience le chemin qui va de ma maison au cimetière...

Me voilà toute ragaillardie à cette idée. Allons, vieille folle d'Adèle Heudier, prends tes lunettes et ta meilleure plume, écris à l'héritier de *Robinson's Soap*.

Avec un peu de courage et de bonté, on a toujours raison de la méchante destinée. Tu seras mère, comme tu as été mariée — en imagination !

Marcel PRÉVOST,

de l'Académie Française.



Le Docteur Michaux, Professeur de la Fédération Gymnastique et Sportive des Patronages de France décoré par le Maréchal Foch.

UN CLAIR DE LUNE

ALBERT MÉRAT

Les ciels de France sont charmants
Et bleus comme des yeux de femme,
Propices, tendres et éléments :
Ni trop d'azur, ni trop de flamme.

Le clair de lune ne vaut pas
Le jour quand le soleil se lève ;
L'un parle haut et l'autre bas ;
L'un dit : action, l'autre : rêve.

Cependant les doux soirs d'été,
Dans leur forme plus incertaine,
Ont des finesse de beaux
Comme une musique loistaine ;

Et si vous êtes en bateau,
Suivant le fleuve, près des îles,
Vous verrez le prochain coteau,
Dont vos yeux savent les asiles,

Fuir dans la nacre des vapeurs ;
Vous percerez les ombres claires,
Les reflets pâles et trompeurs
Des fantômes crépusculaires ;

Saint-Cloud semblera s'allonger
Sur sa belle rive amoureuse,
Au concert pur, vague et léger
Que donne la saison beureuse.

ON CONTESTE SOUVENT ET
AVEC RAISON

la reconnaissance du malade envers son médecin, mais elle ne manque jamais de se produire lorsque celui-ci lui ordonne la

Carnine Lefrancq

parce que ses effets sont immédiats et durables, et que sa tolérance est parfaite.



Les résultats que j'obtiens avec la Carnine Lefrancq sont incomparables : je la prescris souvent comme étant un reconstituant

DONT LES MALADES SONT
TOUJOURS
RECONNAISSANTS
AU MÉDECIN

de leur avoir recommandé l'emploi ; je vous félicite de nous avoir donné à connaître un aussi excellent produit.

D' J.-J. José DOMINGO, Barcelone (Espagne)

LA CATHÉDRALE

D'ailleurs, la cathédrale vivait. Des hirondelles, par centaines, avaient maçonné leurs nids sous les ceintures de trèfles jusque dans le creux des clochetons et des pinacles ; et, continuellement, leurs vols effleuraient les arcs-boutants et les contreforts, qu'ils peuplaient. C'étaient aussi les ramiers des ormes de l'évêché, qui se rengorgeaient au bord des terrasses, allant à petits pas, ainsi que des promeneurs. Parfois, perdu dans le bleu, à peine gros comme une mouche, un corbeau se lissait les plumes, à la pointe d'une aiguille. Des plantes, toute une flore, les lichens, les graminées qui poussent aux fentes des murailles, animaient les vieilles pierres du sourd travail de leurs racines. Les jours de grandes pluies, l'abside entière s'éveillait et grondait dans le ronflement de l'averse battant les feuilles de plomb du comble, se déversant par les rigoles des galeries, roulant

d'étage en étage avec la clameur d'un torrent débordé. Même les coups de vent terribles d'Octobre et de Mars lui donnaient une âme, une voix de colère et de plainte, quand ils soufflaient au travers de sa forêt de pignons et d'arcatures, de colonnettes et de roses.

Le soleil enfin la faisait vivre, du jeu mouvant de la lumière, depuis le matin, qui la rajeunissait d'une gaieté blonde, jusqu'au soir, qui, sous les ombres lentement allongées, la noyait d'inconnu. Et elle avait son existence intérieure, comme le battement de ses veines, les cérémonies dont elle vibrait toute, avec le branle des cloches, la musique des orgues, le chant des prêtres. Toujours la vie frémissait en elle : des bruits perdus, le murmure d'une messe basse, l'agenouillement léger d'une femme, un frisson à peine deviné, rien que l'ardeur dévote d'une prière, dite sans paroles, bouche close.

Emile ZOLA. (*Le Rêve*).

VILLAGE D'ANATOLIE



L'AGE DE L'INNOCENCE
Tableau de J. Reynolds (1723-92). - National Gallery, Londres.

Oh ! ces villes du passé, perdues au fond de l'Anatolie, ces villages dans la verdure groupés autour des minarets blancs et des cyprès noirs, comme on y respire la paix et la confiance, combien la vie s'y révèle honnête et patriarcale ! Oh ! ces hommes, laboureurs ou modestes artisans, qui vont à la mosquée s'agenouiller cinq fois par jour et qui le soir s'asseyent à l'ombre des treilles, près des tombes d'ancêtres, pour fumer en rêvant d'éternité...

Nulle part autant que chez les Turcs, — les vrais — on ne trouve la sollicitude pour les pauvres, les faibles, les vieillards et les petits, le respect pour les parents, la tendre vénération pour *la mère*. Quand un homme, même d'âge mûr, est attablé dans l'un de ces innocents petits cafés, — si son père survient, il se lève, baisse la voix, éteint sa cigarette pour ne pas fumer en sa présence, et va s'asseoir humblement derrière lui.

Pierre LOTI.
(*La Turquie agonisante*).

LA CARNINE LEFRANCQ CONTIENT LES FERMENTS VIVANTS DE LA VIANDE CRUE

La Viande Crue chez les Enfants

*N'INFLIGEZ PAS à vos petits
malades le supplice des :*

SIROP ANTISCORBUTIQUE - EMULSIONS -
HUILE DE MORUE OU DROGUES QUELCONQUES

DONNEZ-LEUR
LA CARNINE LEFRANCQ

dont le goût est délicieux et l'activité
beaucoup plus grande.

Ils vous en seront Reconnaisants

CHEZ LES TOUT-PETITS, Débilisés,
Malingres, Athrepsiques, l'emploi de la
CARNINE LEFRANCQ, à la dose d'une
cuillerée à café mélangée au lait froid, donne
Toujours des résultats merveilleux



ENFANT EN PRIÈRE

Tableau de J. Reynolds (1723-92). - National Gallery, Londres.

Le Docteur CHARLES NICOLLE, Directeur de l'Institut Pasteur de Tunis

Après avoir reçu une forte éducation médicale, (interne de la promotion 1889), Charles Nicolle se spécialisa dans la microbiologie. Il se familiarisa d'abord dans la technique à l'Institut Pasteur, et fut ensuite nommé directeur d'un laboratoire qui venait d'être créé, à Rouen, dans le but de fournir aux cliniciens les diagnostics bactériologiques nécessaires à leur pratique. C'était l'époque du début de la sérothérapie antidiphtérique, et la prophylaxie de la diphtérie absorba alors la plus grande partie de l'activité du jeune savant. Cependant, il préluait déjà aux recherches qui devaient attirer sur lui l'attention, et le conduire à la Direction de l'Institut Pasteur de Tunis.

C'est dans cet établissement, qu'en dépit du climat, et avec une ardeur inlassable, le docteur Charles Nicolle ne cessa de poursuivre ses beaux travaux.

Il dut en même temps la Régence des directives d'hygiène qui ont favorisé son essor, et mettait à sa disposition tous les moyens et services nécessaires à la protection de la santé publique. Enfin il réussissait à grouper autour de lui une petite pléiade de travailleurs, qui constituent aujourd'hui l'Ecole de Tunis.

Les recherches du docteur Nicolle embrassent l'ensemble de la microbiologie; nous ne pouvons

donc les résumer ici. Nous devons cependant mentionner son étude du bacille de Ducrey, et surtout ses recherches sur le diagnostic, la prophylaxie et la sérothérapie du typhus exanthématique. Ce sont ces travaux qui ont contribué à établir que la transmission du typhus se fait par les piqûres des poux, et cette notion s'est montrée, et se montre encore puissamment efficace pour protéger contre les atteintes du mal les personnes qui soignent les typhiques, et pour éteindre sur place les épidémies.

Nous citerons aussi l'étude de Kala-azar égyptien, celle de la spirochétose, ictéro-hémorragique; la démonstration de l'existence d'un virus filtrant dans l'étiologie de la grippe; et enfin la préparation d'un vaccin antigonococcique, qui est actif non seulement contre les complications à distance de la blennorrhagie, mais contre la blennorrhagie elle-même.

On le voit, les travaux du docteur Nicolle ont doté la prophylaxie et la thérapeutique de précieux et puissants moyens d'action.

Le docteur Charles Nicolle est lauréat de l'Académie des Sciences, associé de l'Académie de Médecine et de l'Académie des Sciences, et officier de la Légion d'honneur.

Il est par ailleurs, un fin lettré, dont plusieurs romans sont appréciés.



PENSÉES ET MAXIMES

Il est plus facile d'être bon pour tout le monde que pour quelqu'un.

Alexandre DUMAS Fils.

Rien n'empêche tant d'être naturel que l'envie de paraître.

LA ROCHEFOUCAULD.

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables.

LA BRUYÈRE



Portrait-Charge (Voir page 5). — Le docteur Nicolle, par son vaccin antigonococcique, arrête le flot gonorrhéique — Triomphe de l'Amour!

L'INDO-CHINE PITTORESQUE

I. — Coin de brousse - Décorticage du riz.

II. — Magasin Chinois, à Saïgon.
(Collection H. Manno)



LA DISEUSE DE BONNE AVENTURE (*The Fortune-Teller*)
Tableau de G. MORLAND, peintre anglais (1765-1804). — Photographie des couleurs.

P40322



JOURNAL MENSUEL

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
 ROMAINVILLE (Seine)
 Téléphone : NORD 20-78

SEIZIÈME ANNÉE
 N° 156
 AVRIL 1921

ABONNEMENT
 UN AN. { FRANCE . . . 10 Fr.
 ÉTRANGER . 12 Fr.
 LE NUMÉRO UN FRANC

LE SIGNAL

Saas Fée est un petit village perdu au fond de la vallée de Saas, en Suisse, proche d'Italie. Il faut cinq heures de mulet pour y parvenir de la station de Stalden. Aussi n'est-il guère fréquenté que par des touristes aguerris, amateurs d'air vif et d'expéditions. On n'y voit que des figures rouges et des mains brûlées. Tout le jour, c'est un défilé d'alpinistes armés de piolets, la corde enroulée autour du corps.

Le court horizon de Saas Fée est barré par la neige de prodigieux sommets. De l'Alpubel aux Mischabel, ce ne sont que des pics et glaciers, et l'on prend le torticolis à regarder si haut. Le mieux est encore d'y grimper.

Quand je débarquai à l'hôtel, un voyageur en sortait avec son guide. Je n'aurais pas pris garde à un événement aussi banal, sans les circonstances qui l'accompagnaient. Mon homme était, non pas chétif, mais menu, petit, maigre, perdu dans un costume de drap épais qui ne réussissait pas à l'étoffer. Le visage au teint bruni était entièrement rasé et tout éclairé par ces beaux yeux d'idéaliste qui paraissent brouillés par les plaines et ne caresser qu'à la vue des cimes.

Sur le seuil, une jeune femme blonde lui

disait adieu, mais sans aucun attendrissement.

- C'est bien haut, ce Taeschhorn ?
- Quatre mille cinq cents.
- Surtout n'oublie pas les flammes de Bengale.
- Le paquet est dans mon sac.
- Ce soir, tu illumineras.
- Ce soir, et aussi demain soir si je ne suis pas rentré à l'hôtel.

— C'est celà, c'est celà. Une belle illumination. Je te répondrai. Adieu, mon chéri.

Elle riait, montrait des dents blanches, ne manifestait aucune crainte. Déjà, il s'éloignait à grands pas qu'elle agitait encore la main. Il se retourna une fois, deux fois. Mais, quand il se retourna une troisième, elle n'était plus là. Il ne faut pas se retourner trop souvent quand on part.

Le Taeschhorn n'est pas, de ce versant, une ascension commode. Au mois de juillet passe encore : le glacier porte aisément. Mais un peu plus tard dans la saison, les chutes de pierres sont fréquentes. De Saas Fée, on ne monte guère au Taeschhorn ou au Dom que jusqu'au début du mois d'août, et nous étions à la fin. Ces précautions m'étaient connues. Mon voyageur ne manquait donc pas d'audace : à en juger

La Carnine Lefrancq

EST PARTICULIÈREMENT INDIQUÉE DANS TOUTES LES AFFECTIONS DÉPENDANT D'UN AFFAIBLISSEMENT DE L'ORGANISME, DANS LES CONVALESCENCES ET CHEZ TOUTES LES PERSONNES QUI S'ALIMENTENT DIFFICILEMENT.

par l'attitude paisible et même joyeuse de sa femme, il était sans doute coutumier de ces équipées. Parti à trois heures, il atteindrait à sept la cabane de Mischabel où il passerait la nuit, et le lendemain, avant le jour, il attaquerait sa montagne pour venir le soir même à Saas Fée, à moins que...

A moins que l'entreprise ne fut rendue périlleuse par l'orage. Le ciel était pur, mais il soufflait un vent chaud qui n'annonçait rien de bon. La cabane des Mischabel est, heureusement, un abri sûr.

Le soir, à la table d'hôte, je me trouvai placé presque en face de la jeune femme que j'avais

— Justement : nous allons nous souhaiter le bonsoir.

— Nous voulons voir ça. Nous vous rejoignons.

— A votre aise.

Et chacun de se dépêcher d'avaloir un biscuit ou un quartier de poire.

Nous rejoignîmes M^{me} Frainay qui s'était installée à gauche de la petite église, un peu en amont des hôtels afin que ses feux ne se confondissent pas avec ceux du village. Nous eûmes de la peine à la découvrir dans l'ombre.

— Et votre illumination ?

— Attendez. C'est à lui de commencer.



VUE DE SAAS-FÉE.

aperçue : M^{me} Frainay, me dit-on, Gaby, comme l'appelaient familièrement ses voisins. C'était un coin de table très gai, très cordial. M^{me} Frainay-Gaby, en robe blanche, les joues toutes roses, jolie, vive, exubérante, créait autour d'elle une atmosphère de bonne humeur. Elle avait une légèreté d'oiseau pour sauter d'un sujet à l'autre sans s'occuper des transitions. Et la voyant si plaisante, je songeais à part moi : « Elle a oublié l'absent ».

On servait le dessert quand huit heures sonnèrent. Aussitôt elle se leva.

Où allez-vous si vite ?

— A mon rendez-vous.

— Avec qui ?

— Insolent ! Avec mon mari.

— Mais il est au diable. Je veux dire aux Mischabel.

Et, se dressant, elle nous montra, de son bras tendu, la montagne qui, sur le noir de la nuit, se détachait en plus clair à cause de la neige.

— Ça y est.

Ça y était, en effet. Presque au sommet du col que désignait une ligne vague, une flamme rouge brillait. Elle montait haut, comme si elle voulait incendier la montagne, mais elle retomba très vite. A son tour, M^{me} Frainay, parmi les félicitations et les cris de joie, commença son petit feu d'artifice. Rien n'était plus gai que ce rendez-vous nocturne. Les enfants, attirés par la lumière, dansèrent une ronde. On les voyait tourner, tantôt comme des ombres chinoises et tantôt comme des diables rouges.

Cinq fois les signaux se répondirent. Puis la montagne redevint muette.

— C'est fini, déclara M^{me} Frainay. Allons



LE DOCTEUR COYON
MÉDECIN DES HOPITAUX DE PARIS

nous-en. Nous fûmes contents de rentrer ! Notre curiosité était épuisée. Gaby, riant aux éclats, conduisait la troupe. J'étais demeuré un peu en arrière. Machinalement je regardais dans l'ombre, à la hauteur de la cabane des Mischabel, et voici que de nouveau une flamme claire jaillit. Elle monta quelques instants, puis diminua, ne fut plus qu'une petite étoile au cœur de la montagne, et plus rien. Cette fois, d'en bas aucun signal ne répondit. Là haut, dans sa solitude, notre alpiniste n'avait rien de mieux à faire que d'allumer des feux de bengale avant de s'aller coucher. Mais, à l'hôtel, il y a toutes sortes de jeux de société qui réclament les touristes à la veillée. Il faut savoir ne pas insister. Le mari de la charmante Gaby manquait décidément de mesure.

Le lendemain, après une assez belle matinée, le temps se gâta, il y eut une véritable tempête. Dans les brouillards qui se succédaient, les masses grises des Mischabel apparaissaient par intervalles terribles, menaçantes, formidables. En arrivant à table, je demandai aussitôt des nouvelles, non sans une certaine appréhension. La descente avait dû être périlleuse.

— Mon mari ? racontait gaiement Madame Frainay. Et bien ! il n'est pas encore là. Il se sera arrêté au refuge et il y passera la nuit. Il a l'habitude.

— Vous adressera-t-il encore des signaux ?
— Sans doute.

On recommença la cérémonie de la veille, mais avec moins d'assistants. Il tombait un grésil glacé et la plupart des touristes préféraient le bon feu du salon. Les brouillards avaient disparu. On distinguait la paroi sombre de la montagne. Gaby, en manteau de laine blanche, attendait. Elle plaisantait sur le retard de son mari qui n'était jamais pressé. Pourvu que ses allumettes ne fussent pas mouillées ! A mesure que le retard se prolongeait, notre petite troupe se réduisait. Un mari qui souhaite le bonsoir à sa femme, ce n'est pas un spectacle

suffisant pour retenir quand le froid est vif et la pluie glacée. La pauvre Gaby essayait bien de faire bonne figure, mais, à la voir, je la devinais inquiète. J'étais presque seul avec elle, et nous attendions depuis près de deux heures. De temps à autre, on allumait une flamme de Bengale, mais la montagne ne répondait pas. Je lui expliquai que son mari avait pu redescendre de l'autre côté, sur la vallée de Zermatt. Elle parut m'écouter et puis elle me dit :

— J'ai peur.
Elle me dit : « j'ai peur », en riant, et je ne la crus pas. On ne croit pas volontiers ceux qui sont trop gais.

Nous voulûmes la rassurer. Elle nous résista avec une obstination douce, mais têtue. Bientôt elle fût toute seule à son poste. De guerre lasse, je regagnai ma chambre. Elle venait de me dire :
— Vous savez, je reste, mais je ne sais pas pourquoi. Il est sûrement à Zermatt.

On m'avait logé, l'hôtel étant rempli, dans une annexe qui était au bout du village tout près du poste qu'elle avait choisi pour ses petites illuminations. De ma fenêtre, je la vis, qui, toutes les demi-heures, recommençait inlassablement, comme pour s'amuser, son inutile expérience.

..

Une caravane dont je faisais partie retrouva, deux jours plus tard, dans un couloir où la tempête avait déplacé des pierres, les corps du malheureux et de son guide. M^{me} Frainay était venue au devant de nous. Dès que je l'aperçus, je m'avançai pour lui apprendre le malheur. Elle ne pouvait que s'y attendre. Quel ne fut pas mon effroi, en m'approchant, quand je l'entendis rire aux éclats, comme le premier soir lorsqu'elle rentrait tranquillement sans même se retourner vers le dernier signal !

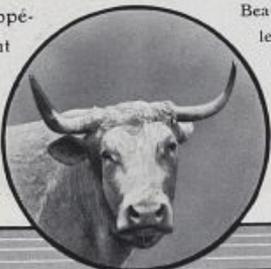
En voyant les sacs que la caravane rapportait, elle était devenue folle.

Henri BORDEAUX, de l'Académie Française.

CARNINE LEFRANCO

LA VIANDE CHEZ LES VIEILLARDS

Quand la vieillesse arrive, l'appétit diminue, les digestions sont difficiles ; il faut faciliter à l'estomac sa tâche journalière, et le meilleur moyen est de remplacer la viande par la **CARNINE LEFRANCO**.



LA VIANDE CHEZ LES ENFANTS

Beaucoup de médecins nous signalent les succès remarquables qu'ils obtiennent par l'emploi de la **CARNINE LEFRANCO** à la dose d'une cuillère à café mélangée au lait froid, chez les enfants débilités, à partir de l'âge de quelques mois.

LES POMMIERS

Quand les récoltes sont rentrées
Et que l'hiver est revenu,
Des arbres, en files serrées,
Se déroulent sur le sol nu ;
Ils n'ont pas le port droit des ormes,
Ni, des chênes, les hauts cimiers,
Ils sont trappus, noirs et difformes :
Pourtant, qu'ils sont beaux, mes pommiers !

Leurs rangs épais couvrent la plaine
Et la vallée, et les plateaux ;
En droite ligne et d'une balaine
Ils escaladent les coteaux ;
Tout leur est bon, le pré, la lande ;
Mais s'il faut du sable aux palmiers,
Il faut de la terre normande
A la racine des pommiers !

Quand mai sur leur tête arrondie
Pose une couronne de fleurs,
Les filles de la Normandie
N'ont pas de plus fraîches couleurs ;
Leurs floraisons roses et blanches
Sont la gloire de nos fermiers
Heureux qui peut voir sous leurs branches
Crouler la neige des pommiers !

Les matinales tourterelles
Changent dans leurs rameaux touffus,
Et les geais y font des querelles
Aux piverts logés dans leurs fûts.
Les grives s'y montrent très dignes
Et tendres comme des ramiers :
Elles se grisent dans les vignes,
Mais font leurs nids dans les pommiers.

L'automne vient qui les effeuille.
Les pommiers ont besoin d'appuis,
Et leurs longs bras, pour qu'on les cueille,
Jusqu'à terre inclinent leurs fruits ;
Eve fut prise à leur caresse,
Ils la tentèrent les premiers :
Gloire à la grande pécheresse !
L'Amour est né dans les pommiers

Leurs fleurs, leurs oiseaux, leurs marmures
Ont enchanté mes premiers jours,
Et j'ai, plus tard, sous leurs ramures
Mené mes premières amours ;
Que l'on y porte aussi ma bière,
Et mon corps, sans draps ni sommiers,
Dans un coin du vieux cimetière
Dormira bien sous les pommiers !

Charles FRÉMINE (1841-1906).

CARNINE LEFRANCO ALIMENT RECONSTITUANT
LE PLUS RICHE ET LE MIEUX TOLÉRÉ

UNE OFFRANDE DE VICTOR HUGO

Une dame qui faisait une quête pour les pauvres,
ne rencontrant pas le poète à son domicile lui
laissa ce billet :

« M. V. Hugo enverra 20 francs à Madame la
Comtesse de ... rue ... ».

Le poète envoya son offrande avec cette réponse :

Voici vos vingt francs, Comtesse,
Quoiqu'on puisse, en vérité,
Manquer à la charité,
Qui manque à la politesse.



L'HEURE DU DINER

Le dîner est le principal repas de la journée.
A Paris, il a lieu aujourd'hui entre sept ou
huit heures du soir, mais autrefois ce repas
avait lieu à midi au plus tard. Vers le XVI^e
siècle, l'usage était en général, de dîner à dix
heures du matin si l'on en croit ce dicton que
l'on prête à Henri IV et qui est parvenu
jusqu'à nous :

Lever à six, dîner à dix,
Souper à six, coucher à dix,
Fait vivre l'homme dix fois dix.



1. EN CALIFORNIE. — Alligators en liberté.
2. EN SICILE. — Idylle parmi les figuiers.

LE DOCTEUR COYON

Le docteur Armand Coyon appartient à une vieille famille Champenoise — de la Champagne pouilleuse — dans laquelle il y eut toujours des médecins et des prêtres.

Il est né à Amiens, où son père avait repris une maison de commerce de tissus et nouveautés.

Venu à Paris pour y faire ses études médicales, il était successivement externe des docteurs Lermoyez et Labbé et du professeur Fournier, puis interne des docteurs Ricard et Variot et des professeurs Albert Robin et Gaucher.

En 1900, il soutenait une thèse sur « les Microbes de l'estomac »; puis devenait chef de laboratoire et bientôt chef de clinique du professeur Robin. En 1909, il était nommé médecin des Hôpitaux.

Le docteur Coyon fait de la médecine générale, et bien qu'ayant étudié les maladies de l'Estomac avec Albert Robin, et la derma-

tologie avec Gaucher, il ne s'est pas spécialisé. Parmi ses travaux scientifiques, nous devons mentionner tout d'abord ses recherches bactériologiques sur le rhumatisme avec H. Triboulet, puis son « Traitement de la fièvre », avec Albert Robin, dans la *Bibliothèque de thérapeutique* de Gilbert et Carnot.

La Société de Biologie, la Société médicale des Hôpitaux, la Société de Dermatologie ont entendu un certain nombre de ses communications.

Le docteur Coyon, chef de service à l'Hôpital Saint-Antoine, est chevalier de la Légion d'honneur au titre militaire, avec croix de guerre. Il est aussi titulaire de la croix de guerre d'Italie et de l'ordre des services distingués (Angleterre), pour services rendus de mai en août 1918, à la deuxième bataille de la Marne. Il se trouvait alors à Epernay avec une ambulance divisionnaire.

THE NATIONAL GALLERY — LONDRES



VIEILLE FEMME PELANT UNE POIRE

Tableau de David TËNIERS, le Jeune, (1630-1694), École Flamande

LE DERNIER JOUR DE CORINTHE

Le tableau que nous reproduisons à la page suivante est exposé au Musée du Luxembourg, à Paris. Il valut à Tony Robert-Fleury, qui exposait depuis quatre ans seulement, la médaille d'honneur au salon de 1870.

Le sujet en a été fourni au peintre par une phrase de Tite-Live, où l'historien romain rappelle le pillage et l'incendie de Corinthe par les troupes victorieuses du Consul Mummius, trois jours après la bataille de Leucopetra, en l'an 146 avant J.-C. Les femmes et les enfants furent vendus comme esclaves.

L'artiste a choisi le moment tragique où un groupe nombreux de femmes corinthiennes se pressent auprès de la statue dorée de Pallas, et se roulent demi-nues devant son autel, affolées déjà par l'approche des vainqueurs. Au loin, le Consul s'avance à cheval, suivi de ses licteurs, de la foule des soldats, de ses trophées et de son butin. A droite, devant le portique d'un temple, le carnage vient de finir.

Tony Robert-Fleury a très largement traité son sujet. Sa grande toile est garnie de nombreux personnages et les femmes nues, voilées de quelques draperies, fournissent au peintre l'occasion de déployer toutes ses connaissances académiques. L'anatomie des corps étendus ou debout est traitée avec une souplesse rare ; les modelés sont simples et habilement fondus ; les lignes dénotent un dessinateur parfaitement maître de son métier, et ce sont là des qualités qui devaient frapper avant tout les confrères de l'auteur.

Tristan LECLÈRE.

Le peintre Tony Robert-Fleury, naquit à Paris, en 1837 et y mourut en 1911. Artiste des plus méritants, il avait porté avec distinction le lourd héritage d'un nom presque illustre : il était le fils de Joseph-Nicolas Robert-Fleury (1797-1890), le peintre vigoureux et tragique de la *Procession de la Ligue, du Colloque de Poissy*, et des scènes célèbres de l'Inquisition. Et tout d'abord, il sembla au sortir de l'École des Beaux-Arts où il avait travaillé sous la direction de Léon Coignet et de Paul Delaroche, qu'il dût suivre absolument la voie paternelle.

Le tableau qui attira pour la première fois l'attention sur lui, au Salon de 1866, était une évocation particulièrement dramatique des massacres de Varsovie : *Varsovie, le 8 avril 1861*. La composition un peu théâtrale du tableau et aussi, il faut le dire, la vive sympathie que nourrissait le public français pour les insurgés polonais, assurèrent la réputation de Tony Robert-Fleury. Par la suite, sans abandonner la peinture historique, sans perdre ce vif souci d'arrangement équilibré et classique de la composition et cette solidité de dessin où l'on retrouve l'influence de son père et de Léon Coignet, le jeune artiste

parut incliner, pourtant, vers une matière plus gracieuse et des sujets moins terrifiants. Citons les tableaux : les *Vieilles de la place Navone à Santa-Maria Della Pace* qui fut destiné au Luxembourg, et le *Dernier Jour de Corinthe*. Plus tard l'évolution se poursuivit chez le peintre avec de jolies études de figures féminines, et surtout de nombreux portraits d'une facture délicate et sobre tout à la fois.

En même temps d'ailleurs, qu'il renouvelait ses sujets, passant de la peinture d'histoire à la peinture décorative, au genre et au portrait, Tony Robert-Fleury avait lentement et curieusement modifié sa palette. Un peu terne au début, assombri par les tons bitumeux, elle s'éclaircit peu à peu ; l'artiste visiblement intéressé par les tentatives de l'école impressionniste, très bienveillant pour les écoles jeunes et audacieuses (il en donnait la preuve dans son enseignement de l'École des Beaux-Arts), cherche de plus en plus dans ses dernières toiles, la lumière claire et chaude. Cette évolution que, selon leur goût personnel, les critiques apprécièrent différemment, témoigne à coup sûr de la sincérité du peintre et de sa large et laborieuse intelligence artistique. Tony Robert-Fleury avait été le président de la Société des Artistes Français. Il était encore, à sa mort, président de l'Association des Artistes. (Fondation Taylor).

J.-M. DELISLE.



TONY ROBERT-FLEURY

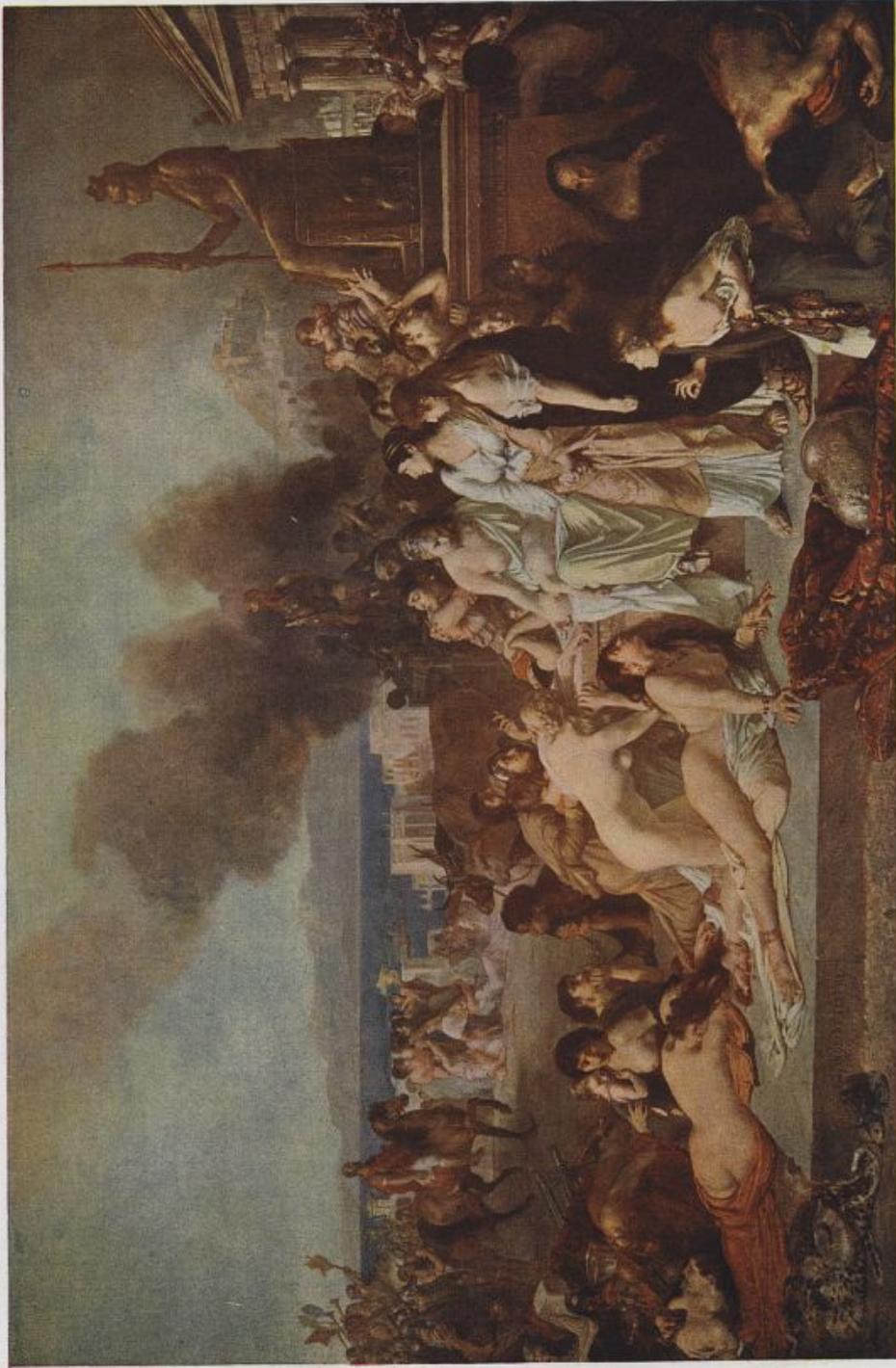
CARNINE LEFRANCO

PUR SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE CONCENTRÉ

SOUS FORME DE SIROP DE SAVEUR AGRÉABLE

<p style="font-size: small; margin: 0;">CONVALESCENCES FAIBLESSE MALADIES DE L'ESTOMAC et de l'INTESTIN ANOREXIE - ANÉMIE - NEURASTHÉNIE TUBERCULOSE - DÉBILITÉ - CHLOROSE</p>	 <p style="font-size: x-small; margin: 0;">DÉPÔT GÉNÉRAL : ÉTABLISSEMENTS FUMOUCHE 28, Faubourg St-Denis PARIS</p>	<p style="font-size: small; margin: 0;">De 1 à 5 cuillères à bouche par jour, pur ou étendu d'un liquide quelconque eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc. (pas de bouillon) FROID ou TIÈDE</p>
--	---	---

MUSÉE DU LUXEMBOURG - PARIS



L'IMPRIMER-GERANT : J. HENRI, 24, AV. DE ST-OUEN, PARIS

LE DERNIER JOUR DE CORINTHE

Tableau de TONY ROBERT-FLEURY (1857-1911). — Photographie des couleurs

Ph0322



JOURNAL MENSUEL

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : NORD 20-78

SEIZIÈME ANNÉE
N° 157
MAI 1933

ABONNEMENT
UN AN. { FRANCE . . . 10 Fr.
 { ÉTRANGER . 12 Fr.
LE NUMÉRO . . . UN FRANC

STRASBOURG

LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET L'HOPITAL CIVIL

L'Université de Strasbourg fut fondée le 1^{er} Mai 1567 par Jean STURM, de Sturmeck, qui fut aussi son premier recteur, et l'empereur Maximilien II éleva au rang d'Académie cette Université qui ne possédait alors, officiellement, que deux Facultés, celles de Théologie et de Philosophie, mais où l'on enseignait aussi le Droit, les Sciences et la Médecine. A partir de 1635, les sages-femmes subissent un examen devant un jury officiel qui les classe suivant leur mérite, et en 1675, un conseil supérieur d'hygiène composé de hauts fonctionnaires d'État et de spécialistes fut institué, ainsi qu'une tribune disciplinaire pour le corps médical. Ce n'est qu'en 1686, qu'un professeur de



l'Université, Jean-Valentin SCHEID, qui occupait la chaire d'anatomie, fut nommé médecin principal de l'hôpital où il exerça jusqu'en 1694. Une quinzaine d'années auparavant, le principal Albert SEBIZ, avait pu obtenir l'installation d'un *Theatrum Anatomicum* dans la chapelle Saint-Evrard, qui dépendait de l'Hôpital, et jusqu'en 1690 les démonstrations anatomiques ne s'y firent que sur les cadavres des suppliciés. A la Révolution, les Facultés étant fermées et les professeurs dispersés, Strasbourg devint le siège d'une des trois Écoles de Médecine qui furent établies en France. Deux des anciens professeurs revinrent, HERMANN, savant anatomiste et

Carnine Lefrancq LE PLUS ÉNERGIQUE
:: Reconstituant ::

LAUTH, fondateur du Musée d'Histoire Naturelle.

Le premier Directeur fut LORENTZ et l'ouverture solennelle eut lieu le 21 Pluviôse an II. Sur la liste des professeurs figurent : P. COZE, FLAMANT, HERMANN, LAUTH, TOURTELLE et NOEL; ce dernier fut Directeur en l'an IV et enseigna la médecine légale.

L'École de Médecine fonctionnait alors dans un immense édifice construit 24 ans auparavant par le cardinal Louis-Constantin de ROHAN, derrière la cathédrale.

Le 17 Mars 1808, un Décret Impérial donne à l'École de Médecine le titre de Faculté.

Après diverses pérégrinations, la Faculté de Médecine fut installée en 1824 dans l'Asile des Enfants trouvés, très éloigné de l'hôpital civil, et ce n'est que quelques années après que le doyen,

M. COZE, obtint la construction d'un bâtiment annexé à l'hôpital pour y professer les Cours Pratiques d'Anatomie, de Médecine, de Chirurgie et y installer un Musée d'anatomie normale et pathologique.

En 1833, l'Administration des Hospices mit à la disposition de l'enseignement clinique interne deux vastes salles situées dans le corps principal de l'Hospice, le nombre des lits s'y éleva à plus de cinquante. La clinique chirurgicale obtint deux salles de trente-six lits, mais la clinique obstétricale fut plus négligée et ce n'est que plus tard qu'elle comporta vingt-cinq lits et une salle de conférences. Ensuite deux nouvelles cliniques vinrent s'ajouter aux précédentes : Études pratiques des maladies des enfants, Maladies vénériennes et cutanées.

Le 11 Avril 1829, seize agrégés étaient attachés à la Faculté.

Le 15 Mai 1835, une chaire de clinique externe et de médecine opératoire réunies fut créée; BÉGIN en fut le premier titulaire.

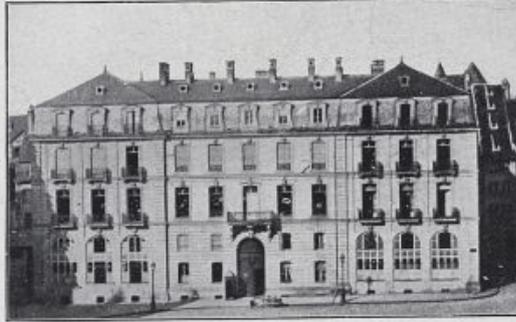
En 1857, le nombre des agrégés fut porté à dix-huit, les chaires de clinique externe et de

médecine opératoire furent séparées et l'on fonda une chaire de clinique interne. Les professeurs étaient au nombre de quatorze, pour arriver ensuite à seize, par la création des chaires de pathologie interne et pathologie externe.

En 1856 et 1863, deux nouvelles salles de travaux pratiques d'anatomie furent installées et des améliorations nombreuses se réalisèrent. Une ère de prospérité régna alors jusqu'en 1870.

C'est en 1856 que la Faculté de Médecine

de Strasbourg fut chargée de la formation des médecins militaires, et c'est de cette année que date la création de l'École du Service de Santé militaire.



ÉCOLE DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE.
(Strasbourg 1869).

L'École du Service de Santé militaire, qui comprenait quatre promotions de médecins-élèves (les carabins rouges), et de pharmaciens-élèves (les carabins verts), assurait aux cours de la Faculté que suivaient ces élèves, de nombreux auditeurs. Les promotions de médecins-élèves étaient en effet de soixante à soixante-dix élèves en moyenne, et même la dernière promotion, celle de 1869, avaient été de cent neuf.

Les élèves de l'École Militaire devaient, en principe, être casernés dans un grand bâtiment qui s'élevait sur la place de la Cathédrale, et dont les allemands devaient faire en 1870, leur Hôtel des Postes.

Mais ce bâtiment, qui logeait l'état-major de l'École, était devenu trop exigü pour contenir les quatre promotions, dont les deux plus anciennes durent bientôt émigrer à l'Hôpital militaire.

Au moment où les allemands vinrent, en 1870, mettre le siège devant Strasbourg, c'est à peine si les élèves de quatrième année avaient tous été appelés aux armées, et trois promotions de médecins-élèves se trouvèrent enfermées dans la place, où ils rendirent d'ailleurs des services nombreux et variés, non seulement comme aide-chirurgiens, mais comme officiers

La Carnine Lefrancq

dont la base exclusive est le
Suc Musculaire de Bœuf concentré

possède tous les avantages eupeptiques de la viande crue

:: :: :: sans aucun de ses inconvénients. :: :: ::

d'état-major, et même comme pompiers dans leurs heures de liberté. On avait, en effet, organisé, avec des élèves alsaciens connaissant bien les environs de Strasbourg, un poste d'observation, sur la tour de la cathédrale, poste chargé de signaler les mouvements des ennemis autour de la ville.

Pour régulariser la situation militaire de ces jeunes gens, on avait rétabli en leur faveur un grade qui n'existait plus dans l'armée française depuis la fin du 1^{er} Empire, celui de sous-aide-major, et qui correspondait au grade de sous-lieutenant.

Tous les élèves de l'École Militaire, après la guerre, finirent donc leurs études comme élèves libres, à la Faculté de Montpellier, avec le grade de sous-lieutenant.

L'HOPITAL CIVIL

La fondation de l'Hôpital de Strasbourg remonte de 1105 à 1122, par l'évêque CUNEO, ses successeurs GÉRARD et BERKARD le dotèrent magnifiquement. Cet hôpital, avec une chapelle sous l'invocation de Saint-Evrard, fut établi dans la petite rue qui débouche dans la rue Mercière, et qui en porte le nom. Détail piquant au point de vue de l'hygiène de cette époque : l'hôpital était bordé dans sa longueur d'un fossé, ancien fossé d'enceinte de la ville romaine, encore connu sous le nom d'Ulmergraben et dans lequel se déversaient les matières fécales.

En 1291, l'empereur Adolphe de Nassau conféra à l'hôpital le droit de donner asile aux meurtriers poursuivis par la loi ; de plus ses administrateurs et employés ne dépendaient que de la juridiction ecclésiastique.

En 1516, après plusieurs années de disette, famine et épidémies qui tuèrent 14.000 habitants de la ville, l'hôpital fut transféré hors de l'enceinte, près de la porte qui porte son

nom. Mais la guerre que Strasbourg eut à soutenir en 1592, contre son évêque Frédéric de BLANKEINHEIM et contre la noblesse, fut cause de sa démolition. Pendant 7 ans, les malades furent soignés dans la Stadthof, au Herrenstall, au Finckwiller, jusqu'à la construction du nouvel hôpital établi sur l'emplacement actuel.

Ce dernier rendit des services énormes pendant les guerres du XVII^e siècle. On le citait alors comme modèle à côté de celui d'Amsterdam, et il subvenait aux besoins de 1.500 malades et pensionnaires.

Le 6 Novembre 1716, un incendie le détruisit, à l'exception de la chapelle Saint-Evrard, de la boulangerie, des écuries et des caves. Les malades furent sauvés, sauf trois, et recueillis au Herrenstall et dans le Lazaret sur la plaine des Bouchers.

L'architecte de la ville fut chargé de la reconstruction de l'hôpital actuel, commencé en 1718 achevé en 1724.

En 1840, l'hôpital s'est agrandi de trois maisons de la rue du Bouc et du quai Saint-Nicolas, et a permis l'installation de 500 lits.

Les salles de malades sont vastes, hautes, bien aérées, les planchers cirés, la literie, le linge et les cuisines bien entretenus.

La partie souterraine de l'hôpital est intéressante, mais les caves magnifiques, seul reste de l'ancien hôpital, sont moins bien garnies, paraît-il, que dans le passé, où de grandes provisions de vins de tout âge et de tous crus y reposaient. (A la fin du XVII^e siècle, on y citait des vins conservés depuis 1472-1519 et 1525).

C'est à M. ORTLIEB, le très distingué Directeur actuel, qu'incomba le soin de réorganiser l'Hôpital après l'armistice. Nous lui adressons, ainsi qu'à M. DELAHACHE, archiviste-bibliothécaire, nos plus vifs remerciements pour les renseignements et documents qu'ils ont bien voulu mettre à notre disposition.



LA PORTE DE L'ANCIEN HOPITAL.
(Vue intérieure)

<p>CARNINE LEFRANÇO SEULE PRÉPARATION A BASE EXCLUSIVE DE JUS DE CUISSSES DE BŒUF CRUES CONCENTRÉ</p>		<p>RÉSULTATS IMMÉDIATS ET DURABLES DANS TOUTES LES MALADIES DÉPENDANT D'UN AFFAIBLISSEMENT DE L'ORGANISME</p> <p>De 4 à 5 cuillerées à bouche par jour, pure ou étendue d'un liquide quelconque, eau miné- rale ou naturelle, thé, lait, etc. (pas de bouillon). FROID ou TIÈDE</p> <p>Dépôt Général: ÉTABL^{ts} FUMOUCHE, 78, Faub^g St Denis-PARIS</p>
--	--	---

LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG

L'éminent doyen de la Faculté est M. WEISS, professeur de physique biologique, et c'est sous son habile direction que la Faculté est devenue ce qu'elle est aujourd'hui : une institution des plus modernes.

Il eut le grand mérite d'inaugurer dans ses laboratoires, une méthode de travail qui est de nature à favoriser, dans la plus large mesure, la formation scientifique et les recherches d'étudiants.

C'est ainsi, qu'ayant constaté que les femmes sont particulièrement aptes aux travaux de série, il a introduit dans le personnel de la Faculté, des équipes de techniciens : microtomistes et laborantines, qui sont maintenant chargés de ces innombrables coupes nécessaires aux collections d'enseignement, et de l'examen de tous les produits pathologiques adressés par les médecins de l'Alsace entière à l'Institut d'Hygiène et de Bactériologie.

Il faut grandement louer le doyen WEISS, d'avoir ainsi, en réservant le travail matériel à des techniciens, favorisé la recherche scientifique aux maîtres et à ceux qui peuvent le devenir.

« En matière scientifique, dit M. WEISS, mieux vaut un professeur secondé par un bon technicien que deux professeurs dont le meilleur temps est absorbé par une besogne qui n'est pas de leur ressort ».

La Faculté de Médecine est édifiée sur le même terrain que l'Hôpital Civil et l'on y pénètre par la porte principale de l'Hôpital. On se trouve alors sur une large avenue bordée de constructions anciennes, aux toits d'ardoises verticaux, dont l'aspect est très pittoresque.

Mais ce n'est qu'après avoir dépassé le coquet bâtiment de la pharmacie et l'église catholique, que l'on arrive aux établissements de la Faculté.

Le plus vaste, au milieu, est l'Institut d'Anatomie. Il comprend : le service d'Anatomie normale, dirigé par le Professeur FORSTER, créateur d'un musée remarquable renfermant de superbes collections anatomiques et anthropologiques ; les services d'Histologie (Professeur BOUIN), d'Anatomie pathologique (Professeur MASSON) et de Médecine-légale (Professeur CHAVIGNY). L'installation des deux premiers services est provisoire ; ils seront réunis dans un nouvel institut, qui comprendra, en outre, un service autrefois inexistant, celui d'Embryologie que

dirige le Professeur ANCEL. Quant au laboratoire de médecine-légale, il vient d'être créé sous la direction du Professeur CHAVIGNY.

En effet, pendant la période de la domination allemande, en Alsace, la médecine-légale ne constituait pas une chaire spéciale, et quand, en 1919, M. Chavigny fut chargé de cet enseignement, la Faculté ne possédait ni locaux, ni collections, ni matériel ; il fallut peu à peu tout constituer. Il était donc intéressant de renouer la tradition de la médecine-légale d'avant 1870, car à Strasbourg, avec l'ancienne Faculté Française, l'enseignement de cette science avait brillé d'un très vif éclat avec les noms célèbres de FODÉRÉ et de TOURDES.

Une collection médico-légale ne se reconstitue qu'avec l'aide des années et si des donateurs éclairés pouvaient venir au secours de ces collections naissantes, ils feraient œuvre utile et patriotique.

Le service d'Anatomie pathologique (Professeur MASSON), occupe l'aile ouest du bâtiment. Les locaux ont été laissés tels qu'ils étaient au temps des allemands, malgré toutes leurs imperfections. Cependant les laboratoires dont l'aménagement et l'outillage étaient rudimentaires, ont été réorganisés d'une façon non luxueuse, mais suffisante ; l'outillage est moderne. La collection comporte environ 15.000 préparations et les collections de démonstration : 10.000 ; en outre, un important stock de planches en couleurs a été réuni. Toute cette collection fut exécutée en deux ans avec les seules ressources de l'Institut d'Anatomie pathologique. Celui-ci fait toutes les autopsies de l'Hôpital et reçoit un grand nombre de pièces chirurgicales.

En quittant l'Institut d'Anatomie, nous arrivons, à droite, à l'Institut de Physiologie (Professeur MEYER). C'est un édifice vaste et spacieux, dont l'installation est en cours. Il y a de grosses dépenses à faire pour réorganiser le service et le mettre à la hauteur des exigences modernes.

Derrière l'Institut Physiologique se trouve l'Institut de Pharmacologie et de Médecine Expérimentale (Professeur AMBARD). Cet Institut comprend de nombreux laboratoires de recherches biologiques et pharmacodynamiques. La partie destinée aux recherches de la Médecine Expérimentale qui était assez rudimentaire il y a deux ans, est maintenant



LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG



(Cliché Chanteclaire)

STRASBOURG. — Ville dont le nom a été pendant un demi-siècle le symbole des regrets et des espoirs français. A montré combien elle était digne de cet honneur par son courage et son énergie au cours de ses longues épreuves. Aussi enthousiaste dans la joie du retour à la patrie que fière sous la domination passagère de l'ennemi. Mérite de voir la France saluer en elle toute l'Alsace retrouvée.

Citation conférant à la ville de Strasbourg, le 21 août 1919, la Croix de la Légion d'Honneur.

complètement réorganisée. La bibliothèque est très riche.

L'Institut de Chimie physiologique, dirigé par le Professeur MAURICE NICLOUX est particulièrement bien installé. Il possède de grands laboratoires pour les élèves désirant poursuivre des recherches personnelles, une chambre froide, une salle de machines, etc. Sa bibliothèque, fort belle, vient de s'enrichir encore, grâce à la généreuse libéralité de M^{me} V^{ve} Armand Gautier, qui lui a fait don de la bibliothèque du regretté et savant chimiste, son mari.

Le dernier titulaire de cette chaire avant 1870, fut le Professeur Cailliot auprès de qui vinrent se former : Adolphe Würtz et Paul Schutzenberger, deux savants alsaciens dont la France peut à juste titre s'enorgueillir.

Le Service d'Hygiène et de Bactériologie dont la haute Direction a été confiée au Professeur BORREL, de l'Institut Pasteur, occupe un bâtiment de construction récente situé en dehors de l'enceinte de l'Hôpital (côté ouest). C'est véritablement un Institut modèle : de vastes laboratoires avec chenils, écuries, étables, y sont installés. En dehors de l'enseignement de la bactériologie et de l'hygiène, il doit constituer un office central pour tous les services sanitaires et hygiéniques de l'Alsace.

Les médecins pourront y envoyer les divers produits dont ils désirent faire faire l'analyse. On y examinera le sang, les sécrétions et les excréments des malades; on y fera les cultures et les réactions nécessaires pour le diagnostic. Suivant la situation du patient, indiquée par le médecin traitant, les analyses seront gratuites ou payantes.

Les services hospitaliers sont au nombre de douze : quatre appartiennent à la Ville et huit à la Faculté. La Médecine générale et la Chirurgie ont chacune deux services dont l'un est municipal et l'autre universitaire.

D'APRÈS une communication de MM. LAS-SABLIÈRE et CH. RICHEL, à la Société de Biologie : Le Suc Musculaire seul provoque une leucocytose active, dans l'alimentation par la Viande Crue, et c'est pourquoi la

Clinique médicale A. — Ce service est constitué par l'ancienne Clinique médicale unique de la Faculté allemande.

L'Institut construit en 1900 contient 170 lits, répartis en six grandes salles et onze petites.

Il possède : deux amphithéâtres de cours (dont l'un est pourvu d'un appareil à projections), un service de radiologie et un laboratoire de microbiologie et de démonstration. Une policlinique située dans un bâtiment voisin fonctionne tous les matins.

Ce service est dirigé par le Professeur BARD, avec deux chargés de cours.

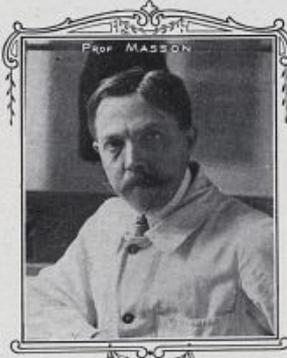
Clinique médicale B. — Dirigée par le Professeur Léon BLUM, cette

Clinique renferme huit salles de vingt-deux lits, deux salles pour les tuberculeux, des installations pour les cures de repos en plein air et un solarium. En outre, trente-quatre lits répartis dans de petites chambres permettent l'isolement des malades.

Le service radiologique de cette clinique comprend deux laboratoires.

Clinique chirurgicale A. — La Clinique chirurgicale A, dirigée par le Professeur SENCERT, est l'ancienne Clinique chirurgicale unique du régime allemand. Des deux pavillons opératoires, l'un, le pavillon aseptique comporte une installation des plus modernes. La stérilisation des lavabos métalliques et de la tuyauterie qui amène l'eau stérilisée, le savon et le sérum physiologique, est pratiquée chaque jour; un bouil-

leur à ouverture et fermeture automatiques est installé dans le mur qui sépare la salle d'opérations de la salle de préparation; enfin une prise de vide existe au pied de la table d'opérations et permet, à tous instants, d'avoir en mains un aspirateur automatique. L'autre pavillon opératoire comprend une grande salle d'opérations qui sert d'amphithéâtre pour les cours de clinique chirurgicale et peut loger 200 élèves.



Carnine Lefrancq

A base exclusive de Suc Musculaire de Bœuf Concentré
EST SI ÉNERGIQUE DANS SON ACTION

Les salles de malades sont au nombre de neuf et chacune renferment dix-huit à vingt lits. A chacune d'elles sont annexées une salle de bains et une salle à manger ou fumoir.

Un second bâtiment est occupé par la polyclinique et les trois laboratoires d'anatomie pathologique, d'urologie et de chirurgie expérimentale. Celui-ci comprend une salle d'opération moderne, une salle de préparation avec tous les appareils de stérilisation, une salle pour les animaux, avec cages pour chiens, lapins, cobayes. Un petit amphithéâtre de démonstration est annexé à ces laboratoires.

Le 3^e bâtiment est le bâtiment de chirurgie septique.

Clinique Chirurgicale B. — Dirigée par le Professeur STOLZ, elle occupe un nouveau bâtiment terminé en 1914 et qui abritait le service Chirurgical de l'Hôpital Civil.

Il comprend huit salles dont deux pour enfants, de vingt lits chacune; vingt chambres d'isolement à un ou deux lits; un pavillon d'isolement pour infections chirurgicales, de

vingt lits avec salle d'opérations; deux autres salles d'opérations avec dépendances, cabinet de radiologie, bains continus, terrasses et solarium.

Clinique Infantile. — Ce service est confié au Docteur ROHMER. Il comprend six pavillons formant un vase rectan-

gle au centre duquel se trouve un superbe jardin.

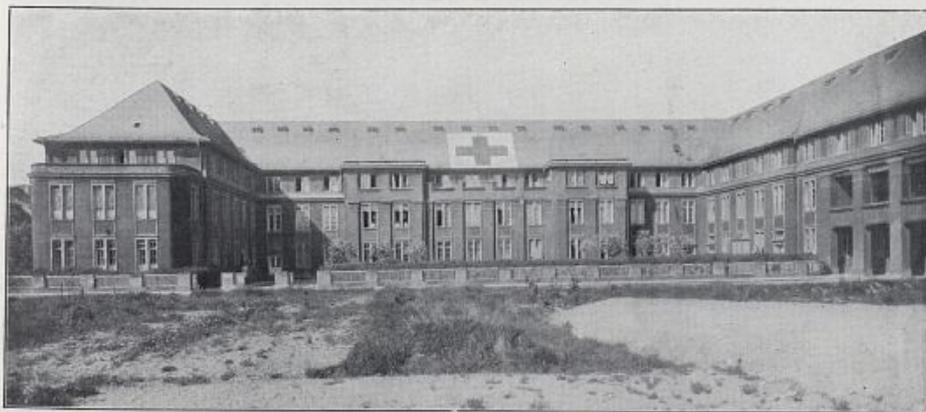
Le pavillon principal renferme, outre les services administratifs, la consultation externe, l'amphithéâtre, les laboratoires, la radiologie et la bibliothèque. L'aile gauche du bâtiment est occupée par la Goutte de

Lait et les chambres des infirmières. A l'aile droite, se trouve le service des tuberculeux (trente-six lits) avec solarium. Un côté large du rectangle est formé par les deux pavillons des nourrissons (cent trente-deux lits), dont les façades sont au midi, sur le jardin.

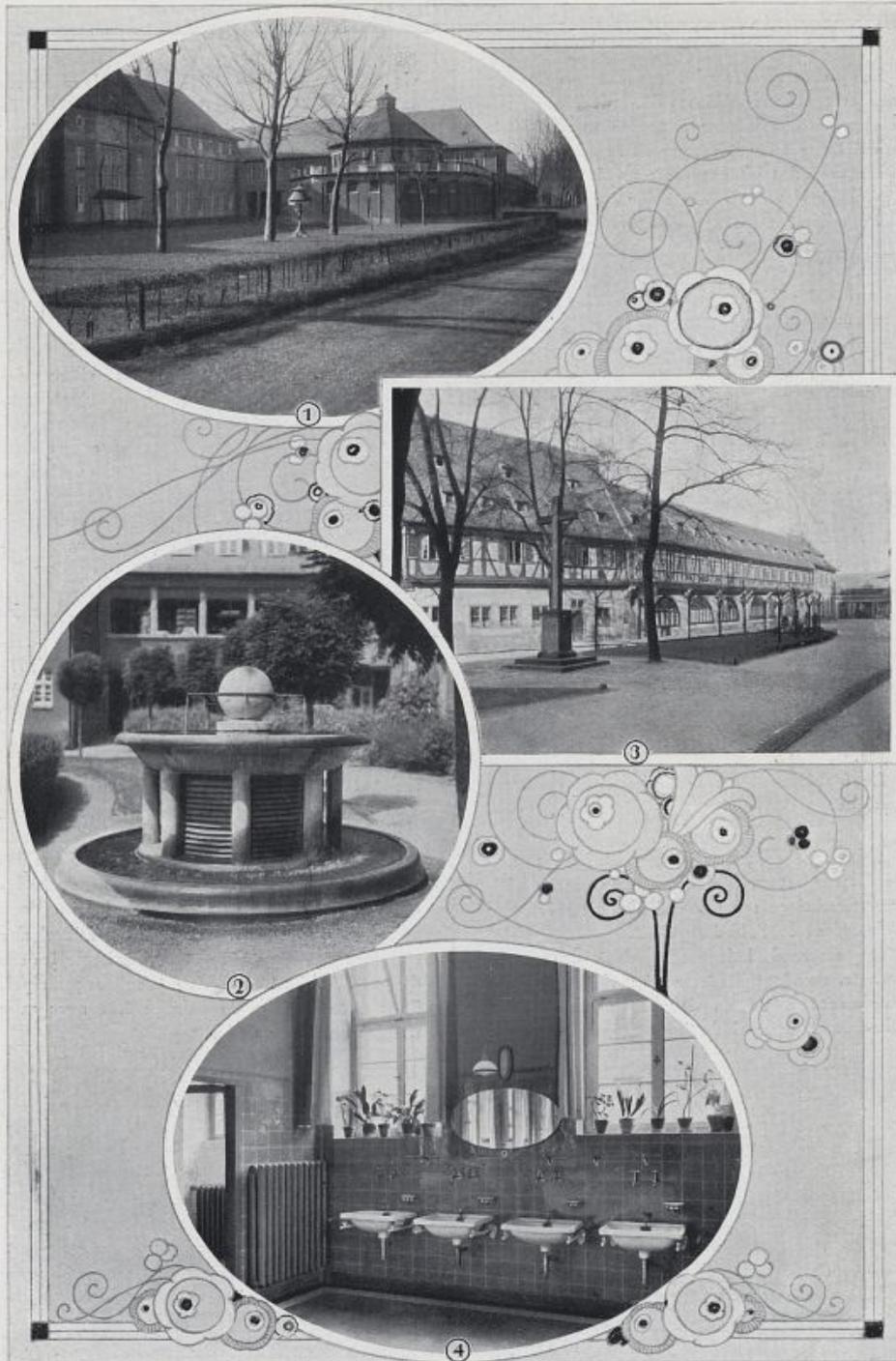
Du côté opposé, un pavillon est affecté aux maladies infectieuses et l'autre à isoler les cas douteux. Au fond, vis-à-vis du pavillon principal, il y a le pavillon de la diphtérie avec salle d'opérations au premier.



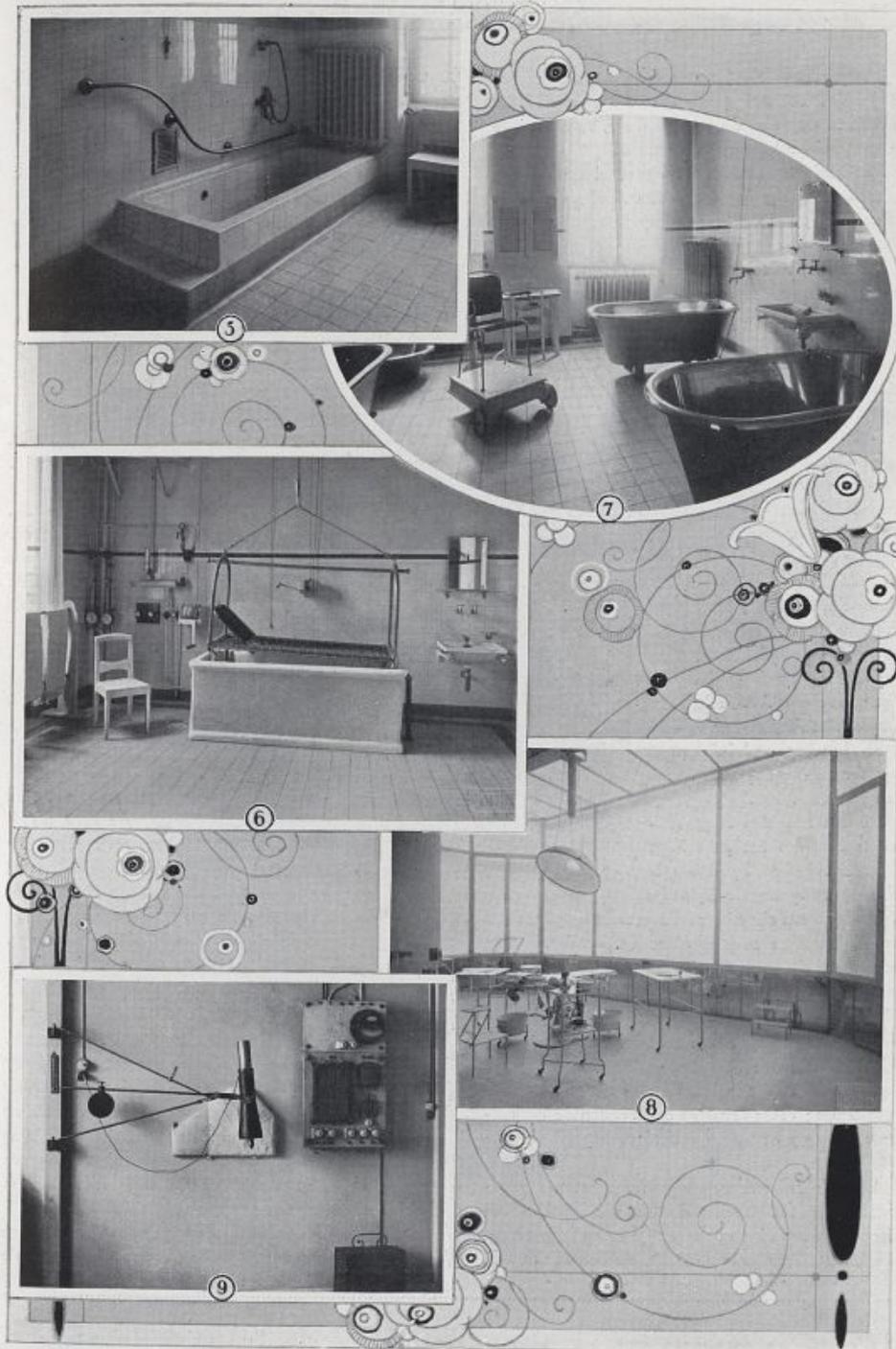
CLINIQUE INFANTILE DE STRASBOURG. VUE D'ENSEMBLE.



ÉCOLE DÉPARTEMENTALE D'ACCOUCHEMENT DU BAS-RHIN. VUE D'ENSEMBLE.



1. Rotonde du service de Physiothérapie (piscine). — 2. Prise d'air pour les salles d'opérations (clinique chirurgicale B). Avant d'entrer dans les salles d'opérations l'air aspiré par des ventilateurs est filtré et chauffé en hiver à 25°; en été, il est rafraîchi en passant par la nappe d'eau déversée du bassin supérieur dans le bassin inférieur. — 3. La Pharmacie; Bâtimens construits en 1527 et 1572. — 4. Lavabos attenans à chacune des salles de malades dans les services de-chirurgie.



5. Maternité (Bain pour les parturiantes). — 6. Bain continu à température réglée et continue. — 7. Bains à côté de chaque salle de malades (nouveaux bâtiments). — 8. Salle d'opérations (clinique chirurgicale A). — 9. Clinique Ophtalmologique Duverger; le Grand Aimant.

Chaque pavillon dispose d'un enclos spécial ou jardin, ce qui permet même aux enfants infectieux de faire de la cure d'air, sans crainte de contaminer les autres malades.

La Clinique contient trois cent cinquante lits et occupe quarante infirmières, vingt élèves-infirmières et douze nourrices.

La Clinique Obstétricale et Gynécologique est dirigée par le Professeur G. SCHICKELÉ, lequel est également directeur de l'École Départementale d'Accouchement

chargés de sont adjoints, la Clinique pour l'École des Femmes. La Clinique, construite en 1887 se compose, d'un service d'accouchement avec pavillon pour les fièvres puerpérales et d'un service de gynécologie.

Le Service d'Accouchement dispose de soixante-quatre lits, avec chambres spéciales pour les femmes en travail, les cas fiévreux, etc.

Le nombre des accouchements en 1920 fut de 1.340.

Le Service de Gynécologie dispose de quarante-huit lits répartis en six chambres, d'une salle d'opérations aseptique, d'un amphithéâtre (140 sièges) servant aussi de salle d'opérations septique, et d'un laboratoire de recherches avec Bibliothèque et Musée.

A la Clinique est annexé un service policlinique d'accouchement et une consultation pour les femmes enceintes et les maladies gynécologiques; cette dernière est fréquentée annuellement par 7 et 8.000 malades.

L'École Départementale d'Accouchement, construite en 1912, se compose d'un service d'accouchement avec cinquante lits (y compris le pavillon des fièvres puerpérales), de deux salles de



Deux cours lui l'un pour et l'autre des Sa-

travail avec quatre lits et d'un service de gynécologie avec salle d'opérations et vingt lits pour les maladies gynécologiques. L'École comprend en outre un laboratoire avec musée, une salle d'études et de cours pour les élèves sages-femmes et un service de consultation.

En 1920, 1.100 accouchements furent pratiqués à l'École.

La Clinique de Psychiatrie dont le titulaire est le Professeur Charles PFERSDORFF, fut construite en 1885, et comprend une policlinique et deux laboratoires. Elle dispose de cent dix-sept lits et d'une installation de bains permanents.

La Clinique Neurologique (Professeur BARRÉ) ne constituait, du temps de l'occupation allemande, qu'une annexe assez négligée de la Psychiatrie.

Grâce aux efforts de M. le Professeur WEISS, Doyen de la Faculté, et à l'éclat soutenu de la Neurologie française, la Clinique a pu recevoir l'autonomie et une partie du développement qu'elle méritait. Elle ne disposait que de trente-quatre



CLINIQUE OBSTÉTRICALE ET GYNÉCOLOGIQUE.

lits et n'avait pas de laboratoire. Elle en comprend maintenant plus de quatre-vingt, grâce à l'adjonction d'une annexe. En outre, un laboratoire a été aménagé près de la salle de consultations.

Les bâtiments actuels sont gais, lumineux, bien compris. Le premier étage est occupé par une clinique privée luxueuse qui peut souffrir la comparaison avec la plupart des maisons de santé parisiennes. On peut espérer que l'activité scientifique de cette clinique gagnera beaucoup lorsqu'une grande salle d'examen et un laboratoire de physiologie lui auront été adjoints. Cependant, telle qu'elle est, la jeune Clinique neurologique a reçu beaucoup de

La CARNINE LEFRANCQ est d'un prix élevé, mais... c'est la seule Préparation qui

GARANTISSE N'ÊTRE EXCLUSIVEMENT FABRIQUÉE QU'AVEC DU SUC MUSCULAIRE DE BŒUF CONCENTRÉ

(c'est-à-dire privé de la majeure partie des 85 % d'eau qu'il contient)

Ce Suc Musculaire est ensuite conservé en une Solution Sucre-Glycérinée, sans aucune addition.

sympathie de la part des membres du Congrès de Neurologie qui l'ont visitée en 1920.

La *Clinique Ophtalmologique* du Professeur DUVERGER est située dans un pavillon séparé, situé entre la Clinique médicale A et l'Anatomie pathologique, derrière le Vieil Hôpital. Le rez-de-chaussée comprend le service de consultation externe, la salle de cours, la bibliothèque et le laboratoire. Les étages supérieurs sont occupés par les malades hospitalisés : le premier pour les hommes, le second pour les femmes et les enfants. Le nombre de lits est de soixante répartis par chambres de un à cinq lits. Au second étage se trouve également la salle d'opérations vaste et claire et facilement transformable en chambre sombre ou noire, permettant d'opérer au miroir frontal, procédé constamment employé dans le service. Elle contient trois électro-aimants. Les opérés sont conduits directement dans leur chambre sur un lit roulant, au moyen d'un ascenseur.

La *Clinique ladies cutanées* au moment de ration de guerre, s'installent dans un nouveau bâtiment dont les plans étaient terminés et les travaux allaient être commencés.

Après l'armistice, la crise du bâtiment et les difficultés budgétaires ne permettant plus de réaliser le plan initial, la Clinique Dermatologique fut installée dans un bâtiment neuf affecté au service des épidémies. Ce dernier se compose de deux pavillons : la vieille clinique et la nouvelle ; cette dernière neuve et parfaitement aménagée, est isolée par une grande pelouse et des bouquets d'arbustes. Elle comprend un service d'hommes et un service de femmes complètement séparés. Chacun compte quarante lits, quatre salles de bains et trois chambres de malades privés.

Un bâtiment isolé, est affecté à la consul-

tation externe et comporte une grande salle de consultation avec ultra-microscope et salle de pansements.

L'ancienne clinique comprend, au rez-de-chaussée la salle des cours, le grand laboratoire de travail et quatre salles affectées au service spécial du traitement ambulatoire de la syphilis.

Le premier étage, entièrement remis à neuf, comprend un service d'électrothérapie et radiothérapie complet et une organisation de travail parfaite qui groupe un laboratoire spécialement affecté aux cultures, un grand laboratoire de sérologie, une bibliothèque importante et une immense pièce où sont groupées toutes les collections photographiques et les collections histologiques

mises à la disposition des travailleurs. Grâce à cette organisation, ceux-ci peuvent trouver groupés, tous les matériaux de travail dont ils peuvent avoir besoin : la collection complète de toute la littérature et de tous les périodiques de la spécialité, celle de toutes les observations du service (près de trois mille classées) avec double répertoire par nom de malades et par maladies, etc.

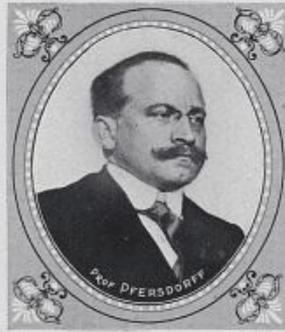
Au deuxième et troisième étages, se trouve le service spécial de la prostitution (cinquante lits) avec salle de pansements.

Exception faite pour le service spécial de la prostitution, toute la partie clinique est donc groupée dans le nouveau

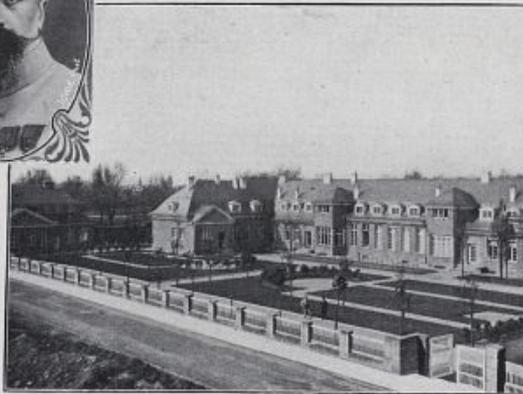
bâtiment et toute la partie scientifique dans le rez-de-chaussée et le premier étage de l'ancien bâtiment.

Ce service est dirigé par le Professeur PAUTRIER, auquel sont adjoints : un chargé de cours, deux chefs de laboratoire, un chef de clinique, six assistants et deux travailleurs étrangers.

Enfin, la *Clinique d'Oto-Rhino-Laryngologie*,



des Malade-
vait,
la déclai-



CLINIQUE DERMATOLOGIQUE.

vient d'être reconstruite et sa réorganisation qui se poursuit actuellement en fera un Institut des mieux outillés.

En dehors des services hospitaliers et des cliniques, il existe aussi de superbes installations de radiologie, des chambres d'inhalations et des salles de mécano-thérapie et de gymnastique médicale pourvues de toutes les instrumentations modernes. L'établissement de bains, dont la belle piscine est entourée de colonnes de marbre, mérite aussi une visite.

Enfin les services de désinfection, la buanderie, la boulangerie et surtout les cuisines, sont merveilleusement installés et d'une propreté exemplaire.

↓ différents services de la Faculté et de l'Hôpital.
 ↓ La bibliothèque centrale « Bibliothèque de
 ↓ l'Université et du Pays » occupe un superbe



VIEUX STRASBOURG. LA PETITE FRANCE

(Cliché Chanteclair)



VIEUX STRASBOURG. LA PETITE FRANCE.

(Cliché Chanteclair)

On ne saurait trop insister d'ailleurs sur le luxe, la netteté, la lumière et l'espace dont on est frappé lorsqu'on visite les

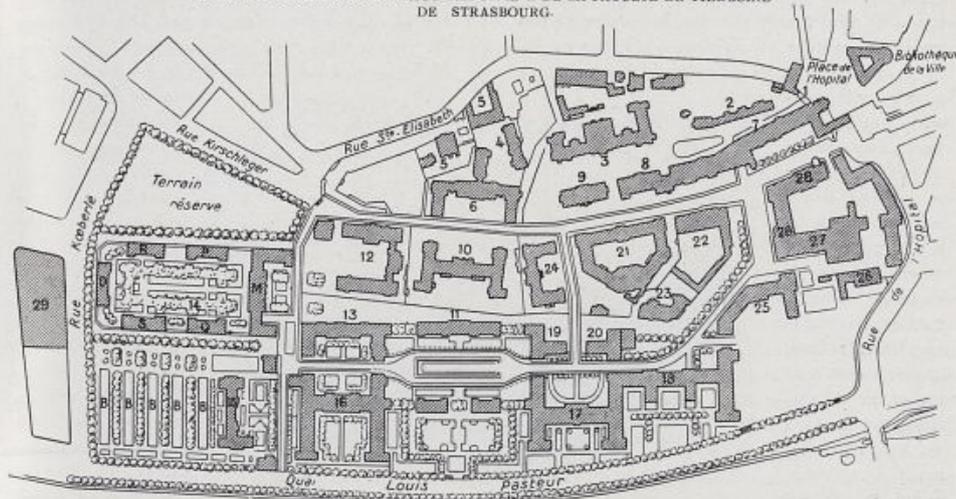
↓ été détruits en 1870, quand la bibliothèque fut
 ↓ incendiée pendant le bombardement de Stras-
 ↓ bourg par les armées prussiennes.

édifice et renferme près d'un million de volumes parfaitement rangés, classés et catalogués. Une salle est réservée à la lecture des périodiques, revues et journaux : on en reçoit plus de six cents. La bibliothèque possède aussi beaucoup de livres rares et précieux ; malheureusement un grand nombre de ces derniers ont

Nous n'avons pu, à notre grand regret, insérer tous les intéressants documents que des membres du Corps Médical de Strasbourg ont très aimablement mis à notre disposition. Cependant, si quelques lacunes

importantes nous étaient signalées, nous nous ferions un plaisir de faire passer dans les prochains fascicules de Chanteclair, les renseignements et photographies qui n'ont pu trouver place dans ce numéro.

PLAN DES BATIMENTS DE L'HÔPITAL CIVIL & DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG.



1. Entrée principale. — 2. Pharmacie. — 3. Clinique médicale A. — 4. Service des chroniques. — 5, 5. Polyclinique. — 6. Clinique chirurgicale A. — 7. Logement du directeur et bureaux. — 8. Eglise catholique. — 9. Clinique ophtalmologique. — 10. Clinique psychiatrique. — 11. Affections nerveuses. — 12. Clinique gynécologique et obstétricale. — 13. École des sages-femmes. — 14. Clinique infantile : M, médecine générale ; Q, malades en quarantaine ; S, scarlatine ; D, diphtérie ; R, rougeole ; P, première enfance. — 15. Service d'isolement : B, B, B, B, B, Emplacement des baraques. — 16. Clinique de dermatosyphiligraphie. — 17. Clinique chirurgicale B. — 18. Clinique médicale B. — 19. Service de radiologie, de gymnastique. — 20. Service des bains. — 21. Institut d'anatomie. — 22. Institut de physiologie. — 23. Institut de pharmacologie. — 24. Institut de chimie physiologique. — 25. Clinique d'oto-rhino-laryngologie. — 26. Désinfection. — 27. Boulangerie. — 28, 28. Caisines. — 29. Institut d'hygiène.

LE CULTE DE SAINTE ODILE, PATRONNE DE L'ALSACE

Le culte de Sainte Odile, qui amena auprès de son tombeau les empereurs Charlemagne, Louis le Débonnaire et saint Henri, le saint pape Léon IX, le roi Richard Cœur de lion, l'empereur Charles IV, le roi Christiern I^{er}, et tant d'autres princes illustres, aussi bien qu'une multitude de modestes voyageurs accourus de toutes parts, ce culte sacré est vivant, tel qu'au premier jour. Gravissez l'Odilienberg, et vous rencontrerez sous les arceaux de ses sapins gigantesques de nombreux pèlerins venus de loin ou partis simplement de Strasbourg, d'Obernai, de Barr, de Schlestadt et des pays environnants. Les uns, allant au cloître qui couronne la montagne, s'élèvent avec leurs familles vers le sanctuaire vénéré, impatients d'offrir à la sainte leurs hommages et leurs supplications. Les autres, redescendent tout joyeux de leur pèlerinage et se plaisent à répéter, en signe de reconnaissance, la gracieuse prière de l'*Ave Maria* qui revient sur leurs lèvres comme un refrain perpétuel, ou s'asseyent sous les

arbres, sur les rochers voisins de la fontaine miraculeuse, pour dissiper leur fatigue ou enchanter leurs regards par la vue de beaux paysages. En les contemplant, il me semblait voir s'animer les tableaux que Lix et Jundt, nos peintres regrettés, ont consacrés à ces scènes touchantes. Les vingt-quatre paroisses qui touchent à l'Odilienberg visitaient jadis en procession solennelle le tombeau de la sainte ; leurs fidèles ont gardé et pratiquent par groupes cette religieuse coutume. Et si l'on en juge par une foi constante et des manifestations ininterrompues, on peut affirmer que sainte Odile est bien demeurée la patronne de l'Alsace.

Il y a dans les montagnes quelque chose de sublime et de grandiose qui fait comprendre pourquoi le Psalmiste aime à les invoquer : « *Levavi oculos meos in montes...* » Sans aucun doute le mont Sainte-Odile n'a point l'aspect colossal du mont Blanc ou de la Jungfrau. On n'y contemple pas ces belles masses neigeuses qui en veloutent les cimes et les parois, ni ces

glaciers transparents pareils à des saphirs et à des diamants énormes qu'un caprice merveilleux de la nature aurait égrenés sur leurs pentes, ni ces rochers gigantesques d'où tombent des eaux argentées et qui défient ou menacent les audacieux venus pour les gravir. Ici, ce sont les sapins qui font seuls la splendeur de la montagne. Ils se dressent sur ces flancs comme des armées en bataille et dirigent leurs fûts superbes vers les cieux, semblables à des colonnes faites pour les porter. Sous leurs voûtes épaisses, qui laissent passer en minces filets d'or les rayons du soleil, règne un calme mystérieux et sacré qui émeut, et cette impression s'accroît encore lorsque le pied du promeneur se heurte au mur des Celtes, aux ruines de quelque château féodal, ou frappe l'antique pavé d'une voie romaine.

Je n'oublierai jamais ce que j'éprouvais, il y a quelques années, lorsque, à la fin d'une belle journée d'août, à l'heure où des voiles bleus et légers viennent caresser le front des arbres et annoncent l'arrivée du soir, j'approchais avec un ami du sommet que domine le monastère. Là, au seuil de la porte ornée de la gracieuse statuette de sainte Odile, j'aimais à m'arrêter pour contempler encore une fois ces grandes forêts de sapins qui s'étendent sur la croupe sinieuse de la montagne, puis s'entr'ouvrent tout à coup pour montrer au-dessus de la vallée, dont on n'aperçoit là que le pli, cinq autres groupes de forêts qui semblent frémir sous la brise avec les cimes qu'elles ombragent. La route toute rougeâtre apparaissait çà et là dans la déchirure verte des arbres ; puis des bois, des hauteurs et de la vallée émanaient des souffles délicieux et comme saturés d'une

vie intense. De cette nature tranquille se dégageait un incomparable sentiment de paix et de repos. A peine avait-on franchi la porte du cloître que recouvre un lierre touffu où se blottissent les oiseaux, qu'on sentait cette paix s'accroître encore. Les hauts tilleuls de la grande cour, l'église, la chapelle, les jardins calmes, tout vous attirait. On faisait quelques pas, et tout à coup, du haut des murs qui entourent l'antique Hohenbourg, on apercevait le sol poétique et

sacré de l'Alsace, sa plaine immense avec ses champs cultivés, ses longues lignes de peupliers, ses vignes et ses houblonnières, ses nombreux villages aux toits rouges qu'accroît la fine aiguille des églises, puis là-bas le Rhin, cher et capricieux ruban qui déchirait la brume comme un éclair argenté, puis la flèche aérienne de



SAINTE ODILE.

Notre-Dame de Strasbourg et les montagnes pittoresques de la Suisse qui ondulent à l'horizon. Les lignes enthousiastes du plus grand poète de l'Allemagne me revenaient alors à la mémoire : « De cette hauteur se développe au regard la magnifique Alsace, toujours la même et toujours nouvelle... » Oui, toujours la même ! Oh ! ces soirs où j'entendais, venant de la vieille patrie, des chants de cloches, des chants de villageois, des chants d'oiseaux, où comme autrefois je voyais errer lentement sur la plaine la fumée bleuâtre des toits familiers, et les souvenirs de l'enfance, ces souvenirs dont l'attrait est toujours nouveau, se dresser autour de moi, semblables à de riantes apparitions, ces soirs paisibles et doux ne s'effaceront jamais de ma mémoire !...

Henri WELSCHINGER.

(*Sainte Odile, patronne de l'Alsace.*)

LA CARNINE LEFRANCQ

relève avec une rapidité et une énergie incontestables les malades en état de cachexie pulmonaire avancée.

Son innocuité parfaite permet d'ailleurs de l'administrer à toutes doses et de la prolonger longtemps.

LA MARSEILLAISE

Le vendredi 20 Avril 1792, le capitaine du génie Rouget de Lisle, qui tenait garnison à Strasbourg reçut du général Kellermann le billet que voici :

« Cher Capitaine, mardi prochain, à l'occasion du départ des volontaires, il y aura soirée place Saint-Etienne. Les Dietrich ont la passion de la poésie. Je verrais avec plaisir que, nouveau gradé, vous y fussiez. Ne pourriez-vous pas nous faire la surprise d'un morceau inédit comme vous en savez faire? Réponse sans périphrase, s'il vous plaît, Cordialité. KELLERMANN ».

Le Capitaine, dès le lendemain répondit :
" Général, A tout autre qu'à un guerrier de marque, j'aurais répondu négativement à la question que vous me faites l'honneur de m'adresser. Car « ma surprise » à moi, c'est votre flatteuse supposition. Mais à vous, mon supérieur, je dois obéissance. Voici quelques phrases, « sans périphrases ». Respectueusement vôtre, ROUGET DE LISLE, 126, grande-rue. ».

A la lettre était jointe une odelette intitulée *MOI* et composée de six couplets :

I	IV
Parler sans art, Penser sans fard, Tout à ma guise : C'est ma devise.	Aux bons gens, Amour extrême, Guerre aux méchants : C'est mon système.
II	
Aller, venir, Rester, courir, Veiller, dormir : C'est mon plaisir.	Mauvaise tête, Le cœur honnête : C'est mon devoir.
III	VI
Femme discrète Et joliette, Mais pas coquette : C'est mon désir.	Pour la patrie, Donner ma vie : C'est mon espoir.

Il est bien heureux que pour les poètes comme pour le commun des mortels, les jours d'inspiration se suivent sans se ressembler. Ce sont là, vraisemblablement, les derniers vers qu'écrivit Rouget de Lisle avant de composer la *Marseillaise* ; si celle-ci lui vaut une célébrité qui durera tant qu'on parlera de la France, de ceux-là sans doute, il ne reçut pas de compliments. C'est peut-être même à cette mauvaise odelette que nous devons notre chant national.

Quand, au jour indiqué, c'est-à-dire le 24 Avril, Rouget de Lisle se présenta à la Chancellerie, place Saint-Etienne, où le maire Dietrich recevait ce soir là, on lui fit comprendre, en effet, que Kellermann lui avait demandé, non pas un *pont-neuf*, mais « quelque chose qui valût la peine d'être chanté au camp ». Il fallait « un morceau à enflammer les cœurs,

un hymne entraînant, un beau poème qui plût au parti populaire ». Le capitaine s'excusa, alléguant les difficultés lyriques et poétiques, le peu de temps dont il disposait ; mais on insista ; il demanda douze heures de répit, prit un violon et s'en alla.

Le lendemain, à dix heures du matin, il arrivait au domicile particulier de Dietrich, au n° 4 du cours de Broglie ; il avait passé la nuit à écrire et à noter un chant dont il était assez satisfait ; il dit le titre : *Hymne de guerre dédié au maréchal de Luckner*, s'approcha du clavecin et commença :

Allons, enfants de la patrie...

Un célèbre tableau de Pils a popularisé la scène : l'assistance se composait, croit-on, de dix personnes, le maire Dietrich, sa femme et ses deux nièces, le procureur de la commune et sa femme, le greffier municipal, le citoyen Gloutier, précepteur des enfants et deux étudiants. Tous furent enthousiasmés. Dietrich, amateur passionné de musique, reprenait, à chaque finale, le refrain : *Aux armes citoyens!* le procureur pleurait, sans vergogne, l'un des étudiants agita son chapeau, en criant : *Vive la France!* — *Et l'Alsace*, ajouta l'autre, *c'est tout un!* Rouget de Lisle restait interdit : il ne s'attendait pas à pareil succès. On dit que, très ému lui-même, il pressa les mains qui se tendaient vers lui et s'esquiva modestement.

Le dimanche suivant, 29 Avril, l'hymne de guerre, dont le maire avait commandé une orchestration très simple, fut joué sur la place d'armes de Strasbourg par les musiciens de la garde nationale et applaudi par la foule. Le chant guerrier fut gravé et se répandit par toute la France. Chacun sait ou doit savoir comment un étudiant de Montpellier, François Mireur, s'en étant procuré un exemplaire, chanta le nouvel hymne, le 22 Juin, dans un banquet civique que la ville de Marseille offrait à cinq cents volontaires qui partaient pour Paris ; un musicien Vernade, enthousiasmé comme l'avaient été à Strasbourg les Dietrich, courut à l'Hôtel de Ville, déclama devant la garde assemblée l'ode de Rouget de Lisle, et cela fut estimé si beau et si entraînant que les Marseillais, se mettant en route vers la capitale, n'eurent pas d'autre chanson de marche. C'est par eux que les Parisiens connurent l'hymne Strasbourgeois, auquel ils donnèrent pour cette raison le nom de *Marseillaise*.

(La *Marseillaise* de Rouget de Lisle, légende historique racontée à mes petits-enfants, par Alfred Bénard).

MUSÉE DU LOUVRE — PARIS



ROUGET DE L'ISLE CHANTANT POUR LA PREMIÈRE FOIS LA MARSEILLAISE chez Dietrich, Maire de Strasbourg
Tableau de PIERRE-FRANÇOIS-LÉONARD DE SADE.

L'IMPRIMEUR-GÉNÉRAL: JEBLEN, 24, AV. DE ST-OUEN, PARIS

P40327



JOURNAL MENSUEL

ABONNEMENT

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : NORD 20-78

SEIZIÈME ANNÉE
N° 158
JUIN-NOVEMBRE 1923

UN AN. { FRANCE... 10 Fr.
ÉTRANGER... 12 Fr.

LE NUMÉRO... UN FRANC

BRUGES-LA-MORTE

Or la Ville a surtout un visage de croyante. Ce sont des conseils de foi et de renoncement qui émanent d'elle, de ses murs d'hospices et de couvents, de ses fréquentes églises à genoux dans des rochets de pierre. Elle recommença à gouverner Hugues et à imposer son obéissance. Elle redevint un personnage, le principal interlocuteur de sa vie, qui impressionne, dissuade, commande, d'après lequel on s'oriente et d'où l'on tire toutes ses raisons d'agir.

Hugues se retrouva bientôt conquis par cette face mystique de la Ville, maintenant qu'il échappait un peu à la figure de sexe et de mensonge de la femme. Il écoutait moins celle-ci ; et à mesure, il entendit davantage les cloches.

Cloches nombreuses et jamais lassées, tandis que, dans ses rechutes de tristesse, il s'était remis à sortir au crépuscule, à errer au hasard le long des quais.

Cela lui faisait mal, ces cloches permanentes

— glas d'obit, de *Requiem*, de trentaines ; sonneries de matines et de vêpres — tout le jour balançant leurs encensoirs noirs qu'on ne voyait pas et d'où se déroulait comme une fumée de sons.

Ah ! ces cloches de Bruges ininterrompues, ce grand office des morts sans répit psalmodié dans l'air ! Comme il en venait un dégoût de la vie, le sens clair de la vanité de tout et l'avertissement de la mort en chemin !...

Dans les rues vides, où de loin en loin un réverbère vivote, quelques silhouettes rares s'espaciaient, des femmes du peuple en longue mante, ces mantes de drap noirs comme les cloches de bronze, oscillant comme elles. Et, parallèlement, les cloches et les mantes semblaient cheminer vers les églises, en un même itinéraire.

Hugues se sentait conseillé insensiblement. Il était regagné par la ferveur ambiante. La

La Carnine Lefrancq
EST LE REMÈDE HÉROÏQUE

DES ANÉMIES, DE LA CHLOROSE, DU
LYMPHATISME ET DE TOUTES LES
:: DÉCHÉANCES PHYSIQUES. ::



BRUGES. - LE QUAI VERT.

(Phot. Champagne)

propagande de l'exemple, la volonté latente des choses, l'entraînaient à son tour dans le recueillement des vieux temples.

Comme à l'origine, il se remit à aimer y faire halte le soir, dans ces nefs de Saint-Sauveur surtout, aux longs marbres noirs, au jubé emphatique d'où parfois tombe une musique qui se moire et déferle...

Cette musique était vaste, ruisselait des tuyaux sur les dalles; et c'est elle, eût-on dit, qui noyait, effaçait les inscriptions poussiéreuses sur les pierres tumulaires et les plaques de cuivre dont partout la basilique est semée. On pouvait dire vraiment qu'on y marchait dans la mort.

Aussi rien, ni les jardins des vitraux, ni les tableaux merveilleux et sans âge : des Pourbus, des Van Orley, des Erasme Quellyn, des Crayer, des Seghers aux guirlandes de tulipes jamais fanées, — ne pouvait édulcorer la tristesse tombale du lieu. Et même, des triptyques et des rétables, Hugues n'envisageait qu'à peine la féerie des couleurs et ce songe éternisé de lointains peintres, pour ne songer qu'avec plus de mélancolie à la mort en voyant, sur les volets, le donateur, mains jointes, et la donatrice aux yeux de cornalines, — dont rien ne reste que ces portraits !...

Hugues aimait encore, en ses crises de mysticisme, à aller s'ensevelir dans le silence de la chapelle de Jérusalem. C'est là surtout que se dirigeaient, au

couchant, les femmes en mante... Il entraît après elles ; les nefs étaient basses ; une sorte de crypte. Tout au fond, dans cette chapelle édifée pour l'adoration des plaies du Sauveur, un Christ grandeur nature, un Christ au tombeau, livide sous un linceul de fine dentelle. Les femmes en mante allumaient de petits cierges, puis s'éloignaient à pas glissants. Et les cires saignaient un peu. On aurait dit, dans cette ombre, que c'étaient les stigmates de Jésus, se rouvrant, se reprenant à couler, pour laver les fautes de ceux qui venaient là.

Mais, parmi ses pèlerinages à travers la ville, Hugues adorait surtout l'hôpital Saint-Jean, où le divin Memling vécut et a laissé de candides chefs-d'œuvre pour y dire, au long des siècles, la fraîcheur de ses rêves quand il entra en convalescence. Hugues y allait aussi avec l'espoir de se guérir, de lotionner sa rétine en fièvre à ces murs blancs. Le grand Catéchisme du calme !

Des jardins intérieurs, ourlés de buis ; des chambres de malades, toutes lointaines, où l'on parle bas. Quelques religieuses passent, déplaçant à peine un peu de silence, comme les cygnes des canaux déplacent à peine un peu d'eau. Il flotte une odeur de linge humide, de coiffes défraîchies à la pluie, de nappes d'autel qu'on vient d'extraire d'antiques armoires...

Enfin Hugues arrivait au sanctuaire d'art où sont les uniques tableaux, où rayonne la célèbre

BRUGES. - LE PALAIS DE JUSTICE,
L'HOTEL DE VILLE ET LA CHAPELLE DU SAINT-SANG.

(ND Phot.)

COLLECTION PARTICULIÈRE : A.-A. SPRAGUE, A CHICAGO.



LE MARIAGE MYSTIQUE DE SAINTE CATHERINE.

Tableau de VAN DYCK (1599-1641). École Flamande.

D'APRÈS une communication de MM. LAS-
SABLIÈRE et CH. RICHEL, à la Société de
Biologie: Le Suc Musculaire seul provoque
une leucocytose active, dans l'alimentation
par la Viande Crue, et c'est pourquoi la

Carnine Lefrancq

A base exclusive de Suc
Musculaire de Bœuf Concentré

EST SI ÉNERGIQUE DANS SON ACTION

châsse de sainte Ursule, telle qu'une petite chapelle gothique en or, déroulant, de chaque côté, sur trois panneaux, l'histoire des onze mille vierges ; tandis que dans le métal émaillé de la toiture, en médaillons fins comme des miniatures, il y a des anges musiciens, avec des violons couleur de leurs cheveux et des harpes en forme de leurs ailes.

Ainsi le martyr s'accompagne de musiques peintes. C'est qu'elle est douce infiniment, cette mort des vierges, groupées comme un massif d'azalées dans la galère s'amarrant qui sera leur tombeau. Les soldats sont sur le rivage. Ils ont déjà commencé le massacre ; Ursule et ses compagnes ont débarqué. Le sang coule, mais si rose ! Les blessures sont des pétales... Le sang ne s'égoutte pas ; il s'effeuille des poitrines.

Les vierges sont heureuses et toutes tranquilles, mirant leur courage dans les armures des soldats, qui luisent en miroirs. Et l'arc, d'où la mort vient, lui-même leur paraît doux comme le croissant de la lune !

Par ces fines subtilités, l'artiste avait exprimé que l'agonie, pour les vierges pleines de foi,

n'était qu'une transsubstantiation, une épreuve acceptée en faveur de la joie très prochaine. Voilà pourquoi la paix, qui régnait déjà en elles, se propageait jusqu'au paysage, l'emplissait de leur âme comme projetée.

Minute transitoire : c'était moins la tuerie que déjà l'apothéose ; les gouttes de sang commencent à se durcir en rubis pour des diadèmes éternels ; et, sur la terre arrosée, le ciel s'ouvre, sa lumière est visible, elle empiète.

Angélique compréhension du martyr ! Paradisiaque vision d'un peintre aussi pieux que génial.

Hugues s'émouvait. Il songeait à la foi de ces grands artistes de Flandre, qui nous laissent ces tableaux vraiment votifs, — eux qui peignaient comme on prie !

Ainsi de tous ces spectacles : les œuvres d'art, les orfèvreries, les architectures, les maisons aux airs de cloîtres, les pignons en forme de mitres, les rues ornées de madones, le vent rempli de cloches, affluait vers Hugues un exemple de piété et d'austérité, la contagion d'un catholicisme induré dans l'air et dans les pierres.

Georges RODENBACH.



MALINES. — LA GRANDE PLACE
ET LA CATHÉDRALE SAINT ROMBAUT.

La Cathédrale Saint Rombaut, vaste édifice gothique des XIII^e et XV^e siècles avec sa tour massive inachevée de 97 m. de haut. Les immenses cadrans de l'horloge mesurent 13 m. 50 de diamètre et le célèbre carillon possède 45 cloches qui représentent un total de 36.000 kilog. de bronze.

(ND. Phot.)

La CARNINE LEFRANCQ est d'un prix élevé, mais...
c'est la seule Préparation qui

GARANTISSE N'ÊTRE EXCLUSIVEMENT FABRIQUÉE QU'AVEC DU SUC MUSCULAIRE DE BŒUF CONCENTRÉ

(c'est-à-dire privé de la majeure partie des 85 % d'eau qu'il contient)

Ce Suc Musculaire est ensuite conservé en une Solution Sucre-Glycérinée, sans aucune addition.

LES JOUEURS DE PIQUET

Bebert Cahiet et Flip Burniau se rencontraient tous les jours au *Tournebride*, cabaret situé un peu à l'écart, à égale distance des deux hameaux qui forment le village.

Tous les jours, quelquefois en compagnie de rouliers, dont les chevaux broyaient devant la porte un picotin d'avoine versé dans la crèche de bois, mais le plus souvent à eux deux, ils jouaient au piquet en buvant une chope de bière et en fumant de l'Obourg dans des pipes de Nimy. Pourtant, l'un était du haut Sugny, tandis que l'autre habitait le bas Sugny. Le haut et le bas étaient en guerre et chacun prenait avec ardeur la défense de son coron. En outre, Bebert était du parti du curé, tandis que Flip tenait pour le mayeur.

Mais quoique mayeur et curé fussent à couteaux tirés, cela n'empêchait pas Bebert et Flip d'être bons amis.

Pour Bebert, une partie de piquet où il n'avait pas Flip pour adversaire manquait de saveur. La même chose pour Flip : si Bebert n'était pas là, il ne prêtait au jeu qu'une attention assez vague, l'enthousiasme et la passion lui faisaient défaut. Flip restait béat d'étonnement devant les impasses savantes que Bebert pratiquait, Bebert admirait l'audace avec laquelle Flip opérait son écarté.

Pour chacun d'eux, l'autre n'avait pas son pareil.

C'est pourquoi, malgré les colères qui agitaient les deux bourgs, malgré les événements qui se succédaient et les discussions auxquelles ils donnaient cours, les deux copains se retrouvaient journellement au *Tournebride*, à moins que leur existence coutumière n'eût été violemment dérangée par quelque fait considérable.

Pourtant, que de *pourtant* ! Le *Tournebride* n'était revendiqué ni par le haut Sugny ni par le bas Sugny, de sorte que ceux du haut trouvaient que Bebert achalandait trop un estaminet qui n'était pas de chez eux. Les gens du bas adressaient à Flip le même reproche.

— Avec ça que nos affaires ne marchent déjà pas trop bien ! disaient les cabaretiers. Si les bonnes pratiques vont ailleurs !

Mais les deux compagnons ne trouvaient nulle part la bière aussi bonne qu'au *Tournebride*. Nulle part, ils ne se plaisaient autant que là. Ils en faisaient la remarque chaque fois qu'ils se rencontraient dans un autre lieu. Là, ils n'étaient pas distraits par les discussions et les doléances de leurs concitoyens. Et le patron, étant neutre, n'offusquait ni l'un ni l'autre. On ne savait pour qui il votait. Si l'on parlait en sa présence de la

politique du village, il faisait la moue et disait, lorsqu'il était obligé de répondre :

— Je n'm'occupe nin d'ces affaires-là, mi ; j'aime mieux parler coumère que d'parler politique. J'vique en paix avec tout le monde. Inutile de s'faire de la bile.

Et autres apophtegmes du même genre.

Ce n'est point pourtant que Cahiet et Burniau ne se disputassent point.

Bebert, quand il perdait trop, parlait des « racas » du bas Sugny. Flip ripostait par les « bourriques » de là-haut.

Si Flip était de mauvaise humeur, il invectivait les « têtes de pipe » chères à Bebert. A son tour, Bebert mettait la conversation sur les « navets ». La discussion s'envenimait.

Quelquefois, ils se quittaient brouillés à mort. Mais, deux jours après, ils se retrouvaient comme par hasard au *Tournebride*, prenaient place à la table l'un en face de l'autre, fumaient la pipe, buvaient une chopine et jouaient un cent de piquet, évitant avec soin tout sujet irritant de discussion, chacun craignant d'être allé un peu trop loin l'avant-veille et d'avoir froissé son vieux copain. Tant que durait le souvenir de la petite algarade, ils se montraient pleins de bienveillance l'un envers l'autre et s'offraient des gouttes à n'en pas finir. Mais un jour la querelle fut plus vive. C'était aux approches d'une élection communale. Les

Capulet et les Montaigu de l'endroit se livraient une guerre acharnée. Les têtes de pipe ayant forcé Bebert à accepter une candidature, les navets décidèrent Flip à se mettre aussi sur les rangs. Les sociétés de musique rivales, l'Harmonie et la Fanfare, parcoururent la commune en jouant des pas redoublés. On s'apostropha, on se défia.

Chacun avec son élan, les partenaires se rencontrèrent sur la place du haut Sugny. Ils se seraient volontiers évités, mais, mis en présence l'un de l'autre, ils oublièrent le piquet du *Tournebride*.

Ils s'invectivèrent. Flip, à bout d'arguments, reprocha à Bebert, l'espèce de pois chiche qu'il portait sur l'ailette droite du nez.

Bebert, vexé, riposta :

— Vous, Burniau, si la mort ne vous embellit pas, vous serez un vilain trépassé.

Piqué au vif par les rires qui accueillirent cette saillie, Flip mit le poing sous le nez de Bebert.

Mais, heureusement, le garde champêtre intervint ; les navets d'un côté, les têtes de pipe de l'autre, s'éloignèrent en proferant de terribles menaces. Tous deux furent « busés », les caba-



LES JOUEURS DE PIQUET
par Téniers.

retiers des deux hameaux ayant voté contre eux parce qu'ils fréquentaient le *Tournebride* au détriment de leurs débits.

— Dévouez-vous aux intérêts de la commune, se dirent-ils tous deux, non sans amertume ; voilà comment on vous récompense !

Rentrés dans le cours normal de leur vie régulière, ils reprirent le chemin du *Tournebride*, chacun se disant, en pensant à l'autre :

— Ce n'est pas parce que je suis brouillé avec lui que je n'irais plus au cabaret qui me convient. Je ne le crains pas.

Ils se retrouvèrent, non sans une vive émotion. La réconciliation ne fut pas longue à venir. Ils l'avaient tant désirée tous deux qu'ils jurèrent, après avoir bu force chopes et gouttes, de ne plus se quitter de leur vivant ni même après leur mort. Pour réaliser cette seconde partie du programme, ils allèrent chez le notaire et firent leur testament.

Flip était « vieux jeune homme » et Bebert

veuf sans enfants. L'un légua à l'autre tous ses biens. Une seule et même condition fut insérée dans les deux actes. Leurs caveaux, au cimetière, seraient contigus et communiqueraient par une ouverture ; là, seraient placés un pot, deux verres, deux pipes de terre et un jeu de cartes.

Pour être sûrs que leur volonté fût exécutée, ils firent construire les tombes et en surveillèrent eux-mêmes l'aménagement.

Flip mourut le premier d'une attaque d'apoplexie. Bebert ne tarda pas à le suivre.

Ils sont là, dans leurs caveaux. Sur la pierre mitoyenne de la baie qui réunit ceux-ci, les chopes, les pipes et les cartes sont placées. Les gens qui viennent au cimetière honorer leurs morts affirment qu'ils entendent chaque fois, en passant devant la tombe des anciens habitués du *Tournebride*, les voix de Bebert Cahiet et de Flip Burniau qui comptent les points d'une partie de piquet.

Maurice DES OMBIAUX.



LE MARCHAND DE COMESTIBLES.

Tableau de J. JORDAENS (1593-1678). École Flamande. Pal. des Beaux-Arts, Bruxelles.

LA CARNINE LEFRANCO

ne fatigue ni l'estomac, ni l'intestin, comme le fait la viande crue, et son action est plus énergique, puisque

- DANS LA VIANDE
- CRUE, L'ÉLÉMENT
- SPÉCIFIQUE AC-
- TIF, THÉRAPEUTI-
- QUE, C'EST LE JUS.

Docteur J. HÉRICOURT

La Zomothérapie :
J. RUEFF, Éditeur.

De 1 à 5 cuillerées à soupe par jour, pure ou étendue d'un liquide quelconque, eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc. (pas de bouillon)
FROID ou TIÈDE.

DÉPOT GÉNÉRAL :
Établissements FUMOUCHE
78, Faubourg Saint-Denis, 78
PARIS (10^e).

VIEUX QUAIS

*Il est une heure exquise, à l'approche des soirs,
Quand le ciel est rempli de processions roses,
Qui s'en vont effeuillant des âmes et des roses,
Et balayant dans l'air des parfums d'encensoirs.*

*Alors tout s'avivait sous les lueurs décriées
Du couchant dont s'éteint peu à peu la rougeur,
Un charme se révèle aux yeux las du songeur :
Le charme des vieux murs au fond des vieilles rues.*

*Façades en relief, vitraux colorés,
Bandes d'Amours, captifs dans le deuil des cartouches,
Femmes dont la poussière a défléurs les boubees,
Fleurs de pierre égayant les murs historiés.*

*Le gothique noirci des pignons se décalque
En escaliers de crêpe au fil dormant de l'eau,
Et la lune se lève au milieu d'un balo
Comme une lampe d'or sur un grand catafalque.*

*Oh! les vieux quais dormants dans le soir solennel,
Sentant passer soudain sur leurs faces de pierre
Les baisers et l'adieu glacé de la rivière
Qui s'en va tout là-bas sous les ponts en tunnel.*

*Oh! les canaux bleuis à l'heure où l'on allume
Les lanternes, canaux regardés des amants
Qui devant l'eau qui passe échangent des serments
En entendant gémir des cloches dans la brume.*

*Tout agonise et tout se tait : on n'entend plus
Qu'un très mélancolique air de flûte qui pleure,
Seul, dans quelque invisible et noirâtre demeure
Où le joueur s'accorde aux ebâsis vermoûlus!*

*Et l'on devine au loin le musicien sombre,
Pauvre, morne, qui joue au bord croulant des toits;
La tristesse du soir a passé dans ses doigts,
Et dans sa flûte à trous il fait chanter de l'ombre.*

GEORGES RODENBACH.

DÉSIRS D'HIVER

*Je pleure les livres fanés
Où les baisers ne sont pas nés,
Et les désirs abandonnés
Sous les tristesses moissonnées.*

*Toujours la pluie à l'horizon!
Toujours la neige sur les grèves!
Tandis qu'au seuil clos de mes rêves,
Des loups, couchés sur le gazon,*

*Observent en mon âme lasse,
Les yeux ternis dans le passé,
Tout le sang autrefois versé
Des agneaux mourants sur la glace.*

*Seule la lune éclaire enfin
De sa tristesse monotone,
Où gèle l'herbe de l'automne,
Mes désirs malades de faim.*

MAURICE MAETERLINCK

LE PASSÉ QUI FILE

*La vieille file, et son rouet
Parle de vieilles, vieilles choses;
La vieille a les paupières closes
Et croit bercer un vieux jouet.*

*Le chanvre est blond, la vieille est blanche,
La vieille file, lentement,
Et pour mieux l'écouter, se penche
Sur le rouet bavard qui ment.*

*Sa vieille main tourne la roue,
L'autre file le chanvre blond;
La vieille tourne, tourne en rond,
Se croit petite et qu'elle joue.*

*Le chanvre qu'elle file est blond;
Elle le voit et se voit blonde;
La vieille tourne, tourne en rond,
Et la vieille danse la ronde.*

*Le rouet tourne doucement,
Et le chanvre file de même;
Elle écoute un ancien amant
Murmurer doucement qu'il l'aime.*

*Le rouet tourne un dernier tour;
Les mains s'arçent désolées,
Car les souvenirs d'amour,
Avec le chanvre, étaient filés.*

GREGOIRE LE ROY.

LE MOULIN

*Le moulin tourne au fond du soir, très lentement,
Sur un ciel de tristesse et de mélancolie;
Il tourne, et tourne, et sa voile, couleur de lie,
Est triste, et faible, et lourde, et lasse, infiniment.*

*Depuis l'aube, ses bras, comme des bras de plainte,
Se sont tendus et sont tombés; et les voies
Qui retombent encor, là-bas, dans l'air noiré
Et le silence entier de la nature éteinte.*

*Un jour souffrant d'hiver parmi les loins s'endort,
Les nuages sont las de leurs voyages sombres,
Et le long des taillis, qui ramassent leurs ombres,
Les arrières s'en vont vers un horizon mort.*

*Sous un ourlet de sol, quelques bulles de bête
Très misérablement sont assises en rond;
Une lampe de cuivre est pendue au plafond
Et patine de feu le mur et la fenêtre.*

*Et dans la plaine immense et le vide dormeur,
Elles fixent, — les très souffreteuses bicoques, —
Avec les pauvres yeux de leurs carreaux en loques,
Le vieux moulin qui tourne, et las, qui tourne et meurt.*

EMILE VERHAEREN.



LA FUITE DE LOTH.
Tableau de Peter-Paul RUBENS (1577-1640). École Flamande.

Pho 322



JOURNAL MENSUEL

ABONNEMENT

UN AN.	{	FRANCE . . . 10 Fr.
		ÉTRANGER . . 12 Fr.
--->---		
LE NUMÉRO.		UN FRANC

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
 ROMAINVILLE (Seine)
 Téléphone : NORD 20-78

SEIZIÈME ANNÉE
 N° 159
 DÉCEMBRE 1921

L'ARLÉSIENNE



Pour aller au village, en descendant de mon moulin, on passe devant un *mas* bâti près de la route au fond d'une grande cour plantée de micocouliers. C'est la vraie maison du *ménager* de Provence, avec ses tuiles rouges, sa large façade brune irrégulièrement percée, puis tout en haut la girouette du grenier, la poulie pour hisser les meules et quelques touffes de foin brun qui dépassent...

Pourquoi cette maison m'avait-elle frappé ? Pourquoi ce portail fermé me serrait-il le cœur ? Je n'aurais pas pu le dire, et pourtant ce logis me faisait froid. Il y avait trop de silence autour... Quand on passait, les chiens n'aboyaient pas, les pintades s'enfuyaient sans crier... A l'intérieur, pas une voix ! Rien, pas même un grelot de mûle... Sans les rideaux blancs des fenêtres et la fumée qui montait des toits, on aurait cru l'endroit inhabité.

Hier, sur le coup de midi, je revenais du village, et, pour éviter le soleil, je longuais les murs de la ferme, dans l'ombre des micocouliers... Sur la route devant le *mas*, des valets silencieux achevaient de charger une charrette de foin... Le portail était resté ouvert. Je jetai un regard

en passant, et je vis, au fond de la cour, accoudé, — la tête dans ses mains, — sur une large table de pierre, un grand vieux tout blanc, avec une veste trop courte et des culottes en lambeaux... Je m'arrêtai. Un des hommes me dit tout bas :

— Chut ! c'est le maître... Il est comme ça depuis le malheur de son fils.

A ce moment une femme et un petit garçon, vêtus de noir, passèrent près de nous avec de gros paroissiens dorés et entrèrent à la ferme.

L'homme ajouta :

— ... La maîtresse et Cadet qui reviennent de la messe. Ils y vont tous les jours depuis que l'enfant s'est tué... Ah ! monsieur, quelle désolation !.. Le père porte encore les habits du mort ; on ne peut pas les lui faire quitter... Dia ! hue ! la bête !

La charrette s'ébranla pour partir. Moi, qui voulais en savoir plus long, je demandai au voiturier de monter à côté de lui, et c'est là-haut, dans le foin, que j'appris toute cette navrante histoire...

Il s'appelait Jan. C'était un admirable

LA CARNINE LEFRANCO EST UN AGENT RECONSTITUANT DE PREMIER ORDRE CONTENANT LES FERMENTS VIVANTS DU TISSU MUSCULAIRE. CE RÉGÉNÉRATEUR RAPIDE DU SANG RENFORCE LES DÉFENSES NATURELLES DE L'ORGANISME VIS-A-VIS DES INTOXICATIONS, DU FROID ET DES HÉMORRAGIES.

paysan de vingt ans, sage comme une fille, solide et le visage ouvert. Comme il était très beau, les femmes le regardaient ; mais lui n'en avait qu'une en tête, — une petite Arlésienne, toute en velours et en dentelles, qu'il avait rencontrée sur la Lice d'Arles, une fois. — Au *mas*, on ne vit pas d'abord cette liaison avec plaisir. La fille passait pour coquette, et ses parents n'étaient pas du pays. Mais Jan voulait son Arlésienne à toute force. Il disait :

— Je mourrai si on ne me la donne pas.

Il fallut en passer par là. On décida de les marier après la moisson.

Donc, un dimanche soir, dans la cour du *mas*, la famille achevait de dîner. C'était presque un repas de noces. La fiancée n'y assistait pas, mais on avait bu en son honneur tout le temps... Un homme se présente à la porte, et, d'une voix qui tremble, demande à parler à maître Estève, à lui seul. Estève se lève et sort sur la route.

— Maître, lui dit l'homme, vous allez marier votre enfant à une coquine qui a été ma maîtresse pendant deux ans. Ce que j'avance, je le prouve : voici des lettres !... Les parents savent tout et me l'avaient promise ; mais depuis que votre fils la recherche, ni eux ni la belle ne veulent plus de moi... J'aurais cru pourtant qu'après ça elle ne pouvait pas être la femme d'un autre.

C'est bien ! dit maître Estève quand il eut regardé les lettres ; entrez boire un verre de muscat.

L'homme répond :

— Merci ! j'ai plus de chagrin que de soif.

Et il s'en va.

Le père rentre, impassible ; il reprend sa place à table ; et le repas s'achève gaiement...

Ce soir-là, maître Estève et son fils s'en allèrent ensemble dans les champs. Ils restèrent longtemps dehors ; quand ils revinrent, la mère les attendait encore.

— Femme, dit le *ménager*, en lui amenant son fils, embrasse-le ! il est malheureux...

°°

Jan ne parla plus de l'Arlésienne. Il l'aimait toujours cependant, et même plus que jamais, depuis qu'on la lui avait montrée dans les bras d'un autre. Seulement il était trop fier pour rien dire ; c'est ce qui le tua, le pauvre enfant !... Quelquefois, il passait des journées seul dans un coin, sans bouger. D'autres jours, il se mettait à la terre avec rage et abattait à lui seul le travail de dix journaliers... Le soir venu, il prenait la route d'Arles et marchait devant lui jusqu'à ce qu'il vit monter dans le couchant les clochers grêles de la ville. Alors, il revenait. Jamais il n'alla plus loin.

De le voir ainsi, toujours triste et seul, les gens du *mas* ne savaient plus que faire. On redoutait un malheur... Une fois, à table, sa

mère, en le regardant avec des yeux pleins de larmes, lui dit :

— Eh bien ! écoute, Jan, si tu la veux tout de même, nous te la donnerons...

Le père, rouge de honte, baissait la tête...

Jan fit signe que non, et il sortit...

À partir de ce jour, il changea sa façon de vivre, affectant d'être toujours gai, pour rassurer ses parents. On le revit au bal, au cabaret, dans les ferrades. À la vote de Fonville, c'est lui qui mena la farandole.

Le père disait : « Il est guéri ». La mère, elle, avait toujours des craintes et plus que jamais surveillait son enfant...

Jan couchait avec Cadet, tout près de la magnanerie ; la pauvre vieille se fit dresser un lit à côté de leur chambre... Les magnans pouvaient avoir besoin d'elle, dans la nuit.

Vint la fête de saint Eloi, patron des *ménagers*.

Grande joie au *mas*... Il y eut du Châteauneuf pour tout le monde et du vin cuit comme s'il en pleuvait. Puis des pétards, des feux sur l'air, des lanternes de couleur plein les micocouliers... Vive saint Eloi ! On farandola à mort. Cadet brûla sa blouse neuve... Jan lui-même avait l'air content ; il voulut faire danser sa mère ; la pauvre femme en pleurait de bonheur.

À minuit, on alla se coucher. Tout le monde avait besoin de dormir... Jan ne dormit pas, lui. Cadet a raconté depuis que toute la nuit il avait sangloté... Ah ! je vous réponds qu'il était bien mordu, celui-là...

°°

Le lendemain, à l'aube, la mère entendit quelqu'un traverser sa chambre en courant. Elle eut comme un pressentiment :

— Jan, c'est toi ?

Jan ne répond pas ; il est déjà dans l'escalier.

Vite, vite la mère se lève :

— Jan, où vas-tu ?

Il monte au grenier ; elle monte derrière lui :

— Mon fils, au nom du ciel !

Il ferme la porte et tire le verrou.

— Jan, mon Janet, réponds-moi, Que vas-tu faire ?

À tâtons, de ses vieilles mains qui tremblent, elle cherche le loquet... Une fenêtre qui s'ouvre, le bruit d'un corps sur les dalles de la cour, et c'est tout...

Il s'était dit, le pauvre enfant : « Je l'aime trop... Je m'en vais... » Ah ! misérables cœurs que nous sommes ! C'est un peu fort pourtant que le mépris ne puisse pas tuer l'amour !...

Ce matin-là, les gens du village se demandèrent qui pouvait crier ainsi, là-bas, du côté du *mas* d'Estève...

C'était, dans la cour, devant la table de pierre, couverte de rosée et de sang, la mère toute nue qui se lamentait, avec son enfant mort sur ses bras.

Alphonse DAUDET.

CARNINE LEFRANCQ ALIMENT RECONSTITUANT, LE PLUS RICHE ET LE MIEUX TOLÉRÉ.



LE PROFESSEUR COUVELAIRE

LE SEPTIÈME CENTENAIRE
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER

Les 4, 5 et 6 novembre dernier ont eu lieu, à Montpellier, les fêtes organisées pour célébrer le 7^e centenaire de la réorganisation de la Faculté de Médecine de cette ville.

Ces fêtes étaient particulièrement opportunes, car, ainsi que l'écrivait le docteur Desfosses dans la *Presse Médicale*, si « c'est la gloire de notre France d'avoir maintenu, au cours des âges, d'avoir sauvé maintes fois au prix de son sang, la civilisation gréco-latine qui est aujourd'hui la civilisation tout court; c'est la gloire de l'École de Montpellier d'avoir assuré jusqu'à nos jours la continuation de la grande tradition d'Hippocrate, d'avoir sauvé ce vitalisme que bafouèrent sotttement quelques nains du XIX^e siècle et qui constitue aujourd'hui le fondement de l'École française de médecine, la pierre angulaire de la biologie ».

Ces fêtes se sont déroulées avec un grand éclat, et Montpellier vit défiler, en costume d'apparat, à la suite du corps professoral de sa Faculté, les délégués des Facultés françaises et des Universités étrangères, des Académies et des Sociétés savantes du monde entier. De nombreux discours, comme bien on pense, ont été prononcés, qui furent presque tous, des chapitres d'histoire de la médecine, admirablement exposés.

« Voici sept siècles révolus, écrivait le Docteur Delmas, dans le *Progrès Médical*, que sollicité de réglementer la corporation des médecins de Montpellier, déchirée par des querelles intestines, le Cardinal Conrad, légat d'Honorius III, lors de son voyage dans le midi à l'occasion des affaires des Albigeois, procédait par ses statuts du 17 avril 1220 à la reconnaissance officielle de cette École. Dans le préambule de cet acte, il rendait hommage à la valeur et à l'ancienneté de l'enseignement médical Montpelliérain. Mais s'il est prouvé que les Ecoles de médecine étaient florissantes dès le XI^e siècle, et vraisemblablement que leur origine judéo-arabe est contemporaine de celle de la ville au siècle précédent, il n'en demeure pas moins que son organisation en tant que grand corps constitué

date de 1220, moment où des lettres de doctorat y ont été délivrées, valables *bic ubique terrarum*, bien avant tout autre groupement analogue.

Cet enseignement médical donné dans le même lieu, et sans discontinuité pendant plus de neuf siècles, M. le professeur Vires, le successeur du professeur Grasset, en a relaté les différentes phases

et les multiples aspects, remarquant d'ailleurs que c'est à Rabelais que revient le mérite d'avoir exercé sur la rénovation de l'École une action profonde, en la ramenant aux sources de la doctrine hippocratique. « A partir de Rabelais, dit le professeur Vires, Montpellier n'a plus cessé de demeurer fidèle aux doctrines hippocratiques. Pantagruel est bien l'exacte peinture de la vie de ce siècle : le sérieux et la gaieté, l'érudition et la folie s'y mêlent dans une confusion étrange; la passion des idées, l'avidité des connaissances d'une part, de l'autre une turbulence joyeuse et parfois grossière, une revanche violente de la nature sur l'ascétisme, une échappée brusque de pétulance et de fantaisie. La vie des étudiants

d'alors traduit ce double aspect de la Renaissance : on travaille tout autant qu'au Moyen-Age, mais on travaille mieux; on instaure le régime de l'observation pratique, on dissèque, on fait des anatomies, on suit un cours de botanique. L'École s'achemine vers les méthodes d'observation précise, et sans délaisser la théorie, revivifiée par la restauration de la pensée grecque, elle prend son essor dans les sphères précises de la médecine grecque ».

L'influence exercée par l'École de Montpellier au XIX^e siècle s'inspirait encore de la médecine hippocratique. « L'histoire dira, écrit Alquier, que ce furent des disciples distingués de notre École qui allèrent dans la capitale même, en face de Broussais tout puissant, arborer le drapeau de la résistance, rappeler les dogmes de la médecine hippocratique, et fonder, en 1820, la *Revue Médicale de Paris*, pour y consigner les protestations énergiques et salutaires de la médecine antique contre les systèmes physiologiques et anatomo-pathologiques. » La



FAÇADE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER-ET LA CATHÉDRALE.

médecine d'aujourd'hui, conclut le professeur Vires, est inspirée, comme il y a vingt siècles, par la pensée hippocratique. C'est l'être vivant, atteint dans son unité, qui fait la maladie, ayant consenti la cause, et réagissant vis-à-vis d'elle pour rétablir la santé, c'est-à-dire son état d'équilibre et d'harmonie antérieur. Travaux séculaires et travaux contemporains se complètent. Ils s'accordent à placer au premier rang, en première ligne, dans ce déséquilibre qu'est la maladie, l'effort réactionnel, l'effort curateur, l'effort salutaire : *natura medicatrix*. »

De son côté, le professeur Emile Forgue, qui avait assumé la tâche d'évoquer sept siècles de chirurgie montpelliéraine, traça à grands traits un tableau de l'évolution chirurgicale de l'Ecole de Montpellier, remontant à ses origines, étudiant les grandes périodes de rénovation qui l'ont marquée, mettant en relief les maîtres qui les ont dominées et dirigées, dégagant leurs conditions de

formation technique ou scientifique à ces différentes phases, les situant dans le milieu politique et social où ils ont agi et dont ils dépendaient, enfin résumant les caractères de doctrine et de pratique par lesquels s'affirme la personnalité des chirurgiens de l'Ecole et qui relient le progrès actuel aux traditions du passé.

Ce qu'il faut surtout retenir, c'est que le mur qui a si longtemps séparé la médecine et la chirurgie a été abattu par François Lapeyronie, de Montpellier, qui, devenu chirurgien du Roi, avait obtenu, en 1743, la fameuse déclaration libératrice, rédigée par d'Aguesseau, qui séparait à jamais des chirurgiens la Compagnie des Barbiers.

Et déjà, dès 1376, n'est-ce pas la *Grande Chirurgie* de Guy de Chauliac qui avait préparé le fait mémorable qui se produisit à Montpellier, à savoir ce fameux édit qui accordait aux médecins de l'Ecole la permission de prendre, chaque année, le cadavre d'un des criminels suppliciés ? « *Les Sciences*, disait le grand ancêtre Guy de Chauliac, *sont faites par additions, n'étant possible qu'un mesme commence et achève; nous sommes comme enfant au col d'un géant, car nous pouvons voir tout ce que voit le géant, et quelque peu davantage.* »

Très habilement, le professeur Fernand Vidal, parlant au nom de la médecine française, sut relier les anciennes doctrines de l'Ecole de Montpellier aux données de la biologie contemporaine.

« Des hommes comme Sauvage et Bordeu, dit-il, commencèrent à proclamer l'inanité des

tentatives qui aboutiraient à faire de l'être vivant une machine où les lois de la mécanique et de l'hydraulique prétendaient rendre compte de tous les phénomènes vitaux, et ce fut Barthez qui, en créant à la fin du XVIII^e siècle la doctrine du vitalisme, trouva l'expression définitive qui convenait à l'idée dominante de votre Ecole. »

« A votre doctrine, si longtemps combattue, les découvertes de la science moderne sont venues apporter la sanction des méthodes expérimentales. Lorsque Claude Bernard,

s'appuyant sur ses mémorables recherches touchant le fonctionnement de l'organisme, affirmait qu'il n'existe qu'une science en médecine, et que cette science, c'est la physiologie appliquée à l'état sain comme à l'état pathologique, que faisait-il, sinon de proclamer la prééminence de l'étude des fonctions, c'est-à-dire l'importance fondamentale de ce dynamisme

qui fut, pour Montpellier, comme un article de foi. »

« Après que Pasteur, par la découverte des vaccinations microbiennes, eut permis à la médecine d'aborder l'étude du problème de l'immunité, en s'appuyant sur des recherches expérimentales, les constatations faites sur ce sujet apportèrent bientôt des arguments sans réplique en faveur des idées que vous n'avez cessé de soutenir. Ainsi chez un animal que l'on vient de vacciner, la constitution de l'organisme est à ce point modifiée que les humeurs se chargent d'un pouvoir immunisant. Cette propriété merveilleuse, que la sérothérapie exploite, est le fait d'une réaction que seul un être vivant est capable de produire. Elle ne peut être artificiellement obtenue en dehors de lui. Où trouver plus belle illustration de la doctrine du vitalisme et de la théorie de l'humorisme ? »

°°

Le 4 et le 5 novembre avaient été les journées des maîtres et des discours. La troisième journée, celle du dimanche 6 novembre, fut celle des étudiants et des fêtes.

Par les soins des étudiants, un comité avait été constitué, qui avait mis sur pied, dans le Jardin des Plantes un monument élevé à la mémoire de François Rabelais, étudiant en médecine à Montpellier, de 1530 à 1537.

Et c'est l'inauguration de ce monument, qui fut le clou de la troisième journée.



COUR D'HONNEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER
Au fond : LA CATHÉDRALE.

L'ORDRE DE LA MOUCHE A MIEL

L'Ordre de la Mouche à Miel fut institué par la duchesse du Maine, dans sa cour de Sceaux. L'Ordre avait cette devise, tirée du Tasse : *Piccola oï, ma fa pur gravi le ferite* (Elle est petite, oui, mais elle fait de cruelles blessures). Cette devise, on la lui avait appliquée à elle-même lors de son mariage. Elle avait alors seize ans, et en paraissait dix à peine, tant elle était petite et fluette ; on l'appelait la « poupée du sang ». Mais elle était vive, pétillante et elle avait la répartie bien verte.

Un jour, elle reprochait au marquis de Sainte-Aulaire de ne pas aller à confesse : le spirituel vieillard lui adressa le quatrain suivant :

*Ma bergère, j'ai beau eberber,
Je n'ai rien sur ma conscience ;
De grâce faites-moi pécher,
Après je ferai pénitence.*

Et la Duchesse du Maine de riposter :

*Si je cédaï à ton instance,
On te verrait bien empêché,
Mais plus encore du péché
Que de la pénitence.*

THE NATIONAL GALLERY — LONDRES



FILLETTE A LA POMME

Tableau de J. B. GREUZE (1725-1805). École Française.

THE NATIONAL GALLERY — LONDRES



PETIT PAYSAN ESPAGNOL

Tableau de B.-E. MURILLO (1617-1682). École de Séville.

ENFANTS & VIEILLARDS

Aux âges extrêmes de la vie, la zomothérapie (*traitement par le suc musculaire*) rend aux praticiens de signalés services. Dans les convalescences des fièvres éruptives, dans les maladies de croissance, la broncho-pneumonie, la coqueluche, le spasme de la glotte, les troubles nerveux des enfants malingres, on ne compte plus les succès remportés par la CARNINE LEFRANCQ. Cette excellente préparation a remplacé, avantageusement, l'archaïque huile de foie de morue et les répugnants antiscorbutiques, pour l'éradication rationnelle du lymphatisme, de l'anémie, du rachitisme et de la scrofulo-tuberculose.

Chez les vieillards, lorsque l'anorexie et l'atonie stomacale rendent l'alimentation difficile ; lorsque le cœur s'affaiblit et dégénère ; lorsque les poumons deviennent la proie de la bronchite chronique et que les voies urinaires souffrent du catarrhe vésico-prostatique, l'emploi assidu de la CARNINE stimule l'énergie de vivre, fait récupérer la vigueur musculaire et ranime la nutrition, en améliorant, graduellement, l'état défectueux des divers appareils. C'est le bien-être, c'est un peu de *jouvence*, qu'apporte, avec elle, cette précieuse médication, diminuant l'usure des tissus et ressuscitant un nouveau potentiel de résistance et d'épargne.

CARILLONS DE NOËL

Le vieux sonneur monte au clocher,
Jusqu'aux meurtrières béantes
Où les corneilles vont nicher,
Et, chétif, il vient se percher
Au milieu des poutres géantes.

Dans les ténèbres où ne luit
Qu'un falot pendant aux solives,
Il s'agit et mène grand bruit
Pour mettre en danse cette nuit
Les battants des cloches massives.

Joyeuses, avec un son clair,
Les voix des cloches, par le faite
Des lucarnes, s'en vont dans l'air
Sur les ailes du vent d'hiver,
Comme des messagers de fête.

Noël! Noël!... Sur les hameaux
Où les gens rentrent à la brune;
Sur les bois noirs et sur les eaux
Où tout un peuple de roseaux
Frissonne au lever de la lune;

Noël!... Sur la ferme là-bas,
Dont la vitre rouge étincelle,
Sur la grand'routte où, seul et las,
Le voyageur double le pas,
Partout court la bonne nouvelle...

Oh! ces carillons argentins
Dans les campagnes assombries,
Quels souvenirs doux et lointains,
Quels beaux soirs et quels doux matins
Ressuscitent leurs sonneries!

Jadis ils me versaient au cœur
Une allégresse chaude et tendre;
J'ai beau vieillir et passer fleur,
Je retrouve joie et vigueur,
Aujourd'hui, rien qu'à les entendre...

Et cette musique de l'air,
Cette gaité sonore et pleine,
Ce chœur mélodieux et clair
Qui s'en va dans la nuit d'hiver
Ensoleiller toute la plaine,

C'est l'œuvre de ce vieux sonneur
Qui, dans son clocher solitaire,
Fait tomber, ainsi qu'un vanneur,
Cette semence de bonheur
Sur tous les enfants de la terre.

ANDRÉ THEURIET.

LE PROFESSEUR COUVELAIRE

Fils d'un professeur de lycée d'origine picarde, Alexandre Couvelaire est né le 2 septembre 1873.

Reçu interne en 1897, il fut successivement l'élève de Marchand, de Pierre Delbet, de Pierre Marie et de Champetier de Ribes; puis il entra à la Clinique Baudelocque, dans le service du professeur Pinard, qu'il ne devait plus quitter.

Chef de clinique de 1901 à 1903, chef de laboratoire de 1903 à 1907, il était, cette même année, nommé professeur agrégé et accoucheur des hôpitaux, arrivant premier dans chacun de ces deux concours; mais il restait à la Clinique Baudelocque, aux côtés de son incomparable maître, faisant un enseignement très recherché des étudiants. Le 25 juin 1920, le docteur Couvelaire était désigné pour occuper la place de professeur de Clinique obstétricale laissée vacante par la retraite de M. Pinard.

Les travaux du jeune professeur sont nombreux. Citons ses remarquables recherches sur les gestations tubaires, ses études sur les hémorragies du système nerveux central chez le nouveau-né, sur la maladie kystique congénitale, et celles sur les apoplexies utéro-placentaires, dont il fut le premier à donner la description. Notons encore la série de ses articles dans la *Pratique Médico-Chirurgicale*, et son introduction à la *Chirurgie utérine obstétricale*.

Comme agrégé, le docteur Couvelaire avait été chargé du cours du dimanche, à la Clinique Baudelocque, pour les médecins praticiens; depuis, comme professeur, il a réorganisé cette clinique, substituant, pour des raisons de prophylaxie, autant que pour des raisons de sentiment, des chambres individuelles d'accouchement à la salle de travail commune; et créant un dispensaire de traitement prophylactique et curatif de la syphilis héréditaire.

La formule qui dirige l'action chirurgicale en obstétrique du docteur Couvelaire, est la suivante: savoir attendre ou opter franchement pour les solutions chirurgicales, sans atermoiements fâcheux.

Le docteur Couvelaire fut rédacteur en chef des *Annales de gynécologie et d'obstétrique* jusqu'en 1919; depuis 1920, il est un des directeurs de *Gynécologie et Obstétrique*. Il est aussi vice-président de l'Association pour le développement des relations médicales entre la France et les pays alliés ou amis.

En 1916, après Verdun, il avait été nommé chevalier de la Légion d'Honneur avec Croix de Guerre.

.....
 PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Couvelaire, revêtu de sa robe professorale et coiffé de son képi de médecin-major de 1^{re} classe, danse une ronde joyeuse avec des poupons qu'il a amenés à la lumière.





LE CORPS DE SAINTE-CÉCILE TRANSPORTÉ DANS LES CATACOMBES. — Tableau de W. BOUGUEREU (1825-1905). — École Française.